Parution 10 fois par an N° 134 Mai 2001 Fr. 3.- le numéro

LA VIE PROTESTANTE NEUCHÂTELOISE

Dossier
La grande illusion

C'est le thème de trois expositions proposées par les musées de Neuchâtel. Un thème qui n'est totalement absent lorsqu'on évoque la foi et l'Eglise...

Ouverture
Alicia partira-t-elle?

Le pardon
Une démarche qui n'en finit jamais

Par Marianne de Reynier et Fabrice Demarle,
membres du comité de rédaction

Choquons-nous, entrechoquons-nous !

On en parle depuis quelques années: l'Eglise devrait créer des liens avec «la société civile». Une bonne résolution qui sonne comme un aveu: l'Eglise s'est peut-être un peu trop retirée du monde.

D'accord, Jésus a bien dit à ceux qui le suivaient qu'ils n'appartenaient pas au monde. Mais il a ajouté rapidement qu'ils restaient «dans le monde». La condition de croyant, c'est justement exister dans cet entre-deux, vivre au cœur du monde dans un esprit qui n'est pas issu «du monde». Savoir vivre le choc que crée la foi lorsqu'elle rencontre la résignation, le choc d'une parole de grâce qui rencontre les lois du marché, le choc d'une culture de l'espérance confrontée à la résignation et au fatalisme ambiant.

Créer des liens avec la société civile. N'y voyons pas une manière de faire la morale à ce monde qui va si mal: un lien va dans les deux sens! L'Eglise a besoin de se confronter à un monde qui va lui demander ce qu'elle peut encore dire de pertinent près de deux mille ans après la mort de son inspirateur. Lui demander ce qu'apportent à la population ses rites et ses traditions, secouer ses habitudes, qui souvent lui viennent davantage du confort de ce monde que d'une ouverture à l'avenir de Dieu.

Les liens avec la société civile peuvent vibrer comme des interpellations réciproques, des appels et des réponses de part et d'autre, des dialogues et des plates-formes qui permettent à tous les acteurs sociaux, l'Eglise y compris, de se remettre en question et de se rendre plus accessibles, plus proches des préoccupations de tout un chacun.

La Vie Protestante a ainsi décidé de profiter des trois expositions présentées dans les musées de Neuchâtel sur le thème de «*La Grande Illusion*» pour permettre à l'Eglise et aux croyants de se situer sur ce thème qui n'est jamais bien loin lorsqu'on évoque les croyances.

Résolument au cœur des interrogations de nos sociétés contemporaines, le Musée d'ethnographie a choisi de mettre en scène le poème d'Arthur Rimbaud intitulé «*Après le Déluge*». Cette lecture contemporaine d'un texte de 1886 révèle la modernité et la pertinence de la vision du poète. Plus d'un siècle après la mort de son auteur, ce «déluge» n'a en rien perdu sa fraîcheur acidulée. Une friandise à consommer sans modération, pour échapper à l'Inertie et l'Ennui. Extrêmement dynamique, l'exposition du Muséum d'histoire naturelle innove avec un préambule qui vous emmène dans une dimension entre illusion et réalité. Un étrange taxidermiste vous parlera du désir d'immortalité de l'homme. Et ce désir vous guidera tout au long de cette réflexion qui se déroule sur les trois étages du Muséum. Le Musée d'art et d'histoire, lui, s'intéresse à certains systèmes de croyance en place dans nos sociétés: la mise en lumière des coulisses de mondes aussi divers que ceux de l'argent, de l'art ou de l'histoire offrent de nombreuses pistes de réflexions. Incontournable, cette exposition se vit comme un patchwork d'idées et de sensibilités!

Au fil des pages, *La VP* vous permettra de découvrir comment un acteur de l'Eglise s'est laissé interpeller par un aspect d'une exposition. Les liens avec la société civile passent par le questionnement réciproque, une manière constructive de se choquer et de s'entrechoquer. A chacun de sentir comment ses convictions sont bousculées par le monde de la culture, et comment se profilent toujours à nouveau nos responsabilités de croyants au milieu du monde.

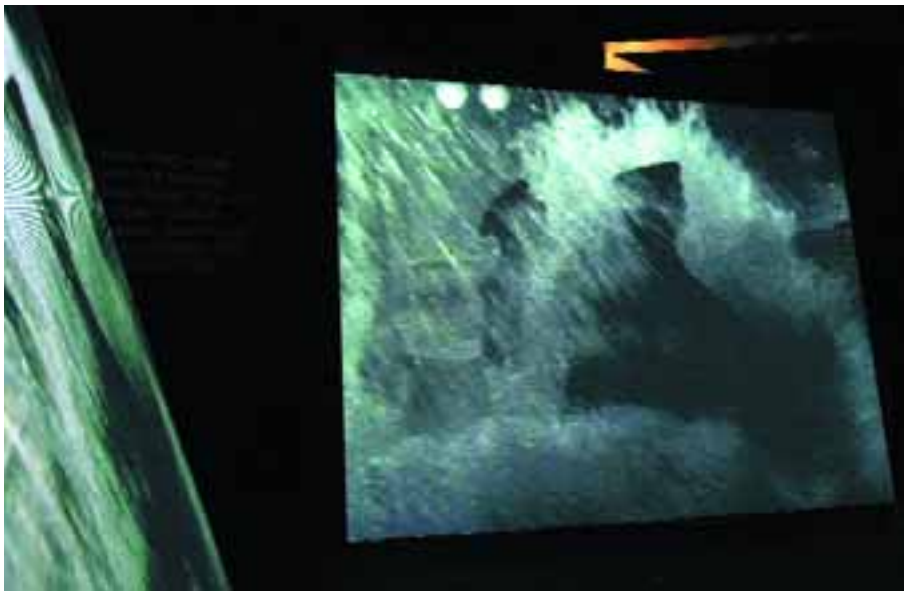
Ces expositions sont ouvertes du mardi au dimanche de 10h à 18h jusqu'au 21 octobre 2001. Mercredi: entrée gratuite.

Maîtres-mots

" Juste le temps de battre
des cils,
Un souffle, un éclat bleu,
Un instant, qui dit mieux
L'équilibre est fragile
J'ai tout vu
Je n'ai rien retenu
Pendant que ton ombre
En douce te quitte
Entends-tu les autres qui se battent
A la périphérie
Et même si tes yeux
Dissolvent les comètes
Qui me passent une à une
Au travers de la tête"
Noir Désir, *Septembre, en attendant*

Crise des idéaux
Au bout de la grande débâcle

Les illusions nous aident à vivre, mais elles nous trompent aussi. Les idéaux sont aujourd'hui en crise. Pouvons-nous, malgré tout, nous laisser porter par des élans optimistes? Quelle espérance nous reste-t-il pour l'avenir? Réflexion.



Les idéaux humains se sont cassé la gueule à Auschwitz. Depuis, il n'y a plus d'illusion à se faire: l'idée même de progrès est ruinée. L'homme, à la pointe de sa science et de ses techniques, a commis l'abject absolu, l'innommable. Alors, le fatalisme est entré dans les âmes. Les plus belles idées sont devenues suspectes quand le goulag soviétique a fini de démontrer les ravages de la grande illusion. Face aux trop nombreux charniers des délires humains, la terrible confession avancée jadis par le réformateur Jean Calvin reprend toute son actualité: «*Nous sommes de pauvres pécheurs, nés d'une race corrompue, enclins au mal, incapables par nous-mêmes d'aucun bien…*» Cercle vicieux de la violence, cycle infernal du mal…

«Espérer, c'est croire l'impossible ou l'invisible, c'est projeter l'inconcevable. Si les idéaux sont volages, l'espérance, elle, est enracinée»

Alors quoi? Faut-il se laisser absorber par cette lucidité froide? Faut-il remplacer nos idéaux par le pragmatisme étroit que certains nous prêchent sans vergogne? Car, disent-ils, pour être crédible, il faut du concret. En économie surtout, mais aussi en politique et finalement jusque dans nos destinées personnelles. Soyons réalistes pour éviter d'apparaître résignés, vivons au ras des pâquerettes!

La confiance qui soulève…

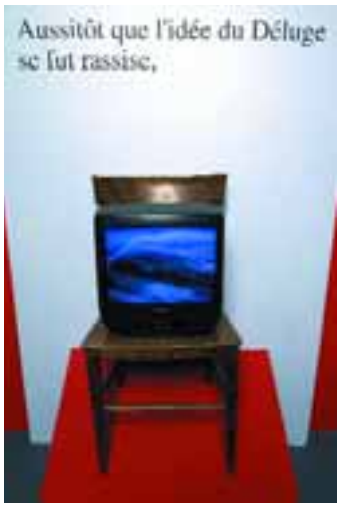
Pourtant, Jésus croyait au changement. Parce que son royaume n'est pas de ce monde, il est resté sans illusion sur la société de son temps. Il a cru au changement des êtres plutôt qu'aux grands desseins sociaux. A ses yeux, tout est toujours possible pour chacun de ses interlocuteurs. Avec Zachée comme pour tant d'autres, il débloque les situations, dégage l'horizon, ouvre l'avenir. Pour lui, c'est la foule qui fait illusion, mais l'individu garde ses chances. Parce que chacun d'entre nous peut évoluer, rien n'est irrémédiable. Celui qui change un être change UN monde et donc change LE

monde. C'est la voie de l'espérance.
Les idéaux sont menacés par l'illusion. Il en va tout autrement de l'espérance. Espérer, c'est croire l'impossible ou l'invisible, c'est projeter l'inconcevable. Si les idéaux sont volages, l'espérance est enracinée: c'est une confiance qui la fonde. Les idéaux nous retournent sur nous-même, alors que la confiance nous ouvre à une possibilité extérieure: confiance en l'autre… en l'Autre. C'est bien la confiance en Dieu qui peut nous rendre à l'optimisme et nous permettre de ne pas totalement désespérer de l'homme.
La confiance casse le sentiment de résignation: mon cas n'est pas désespéré, c'est donc qu'il existe une justice malgré l'arbitraire; c'est donc que des rêves subsistent malgré la désillusion; c'est donc qu'il y a une vie possible malgré la réalité implacable de la mort. Et si mon cas n'est pas désespéré, celui des autres et la situation du monde ne peuvent pas non plus l'être totalement. La confiance fait sourire notre présent. La foi parsème notre avenir de promesses. Elle soulève des montagnes.

Cédric Némitz ■

Des illusions qui nous font vivre

A travers la mise en espace d'un poème d'Arthur Rimbaud, «*Après le déluge*», le Musée d'ethnographie s'interroge sur les bouleversements qui secouent les sociétés humaines. Une fois retombés les déferlements d'enthousiasme qui caractérisent les situations révolutionnaires, l'ordre revient selon une logique implacable. Bercé d'illusions dessinant son seul horizon, l'individu ne peut alors compter que sur sa propre énergie pour vaincre l'inertie, échapper à l'ennui et trouver des réponses aux questions essentielles.



Photos: MEN/ Alain Germond

Regarder la mort en face

La foi chrétienne prétend aider l'être humain à affronter la mort: ne propose-t-elle que des illusions? Quelques touches du message de l'Eglise face à la mort et dans l'expérience du deuil, vue de la lorgnette de la pratique pastorale des services funèbres.

«*Frères et sœurs, nous sommes réunis pour prendre dignement congé de notre frère N.N., décédé dans sa 60e année, et pour entendre les promesses de l'Evangile*». Quand le cercueil descend dans la tombe, la famille et les proches commencent généralement à réaliser la séparation inéluctable: c'est fini, rien ne sera plus jamais comme avant. Une poignée de terre lancée sur le cercueil, une fleur, une parole, un dernier regard et il faut s'en aller.

«La foi chrétienne aide à affronter la mort, c'est vrai. Mais pas en la gommant»

«Je suis le Dieu des vivants»
Qu'est-ce que le message chrétien a à dire dans ces circonstances? Comment amener une parole d'espoir et d'apaisement qui ne soit ni une illusion qui mette la mort entre parenthèses, ni une pseudo-consolation qui provoque le refoulement des sentiments de détresse et empêche et les larmes et les révoltes de remonter à la surface? Que dire à cette famille éplorée qui commence à peine à comprendre ce qui lui arrive et qui est envahie par un tumulte de sentiments?

«Ce qui importe, c'est que dans ma finitude, à l'approche de ma mort ou dans le déchirement que provoque le départ d'un proche, je puisse garder confiance»

Différentes options existent. D'abord, il y a ceux qui, au nom du christianisme, refusent la mort et son aspect terrible en s'accrochant à l'idée qu'«il n'est pas mort, il est au ciel». Derrière cette foi apparemment inébranlable se cache le refus de la finitude, de la souffrance, de la mort, du travail de deuil; cela peut aller jusqu'au blocage, au déni absolu. Mais cette attitude demeure assez rare. Elle est parfois encore entretenue par des prédications funèbres pleines de formules sur la résurrection des corps, le salut de l'âme, le Royaume des cieux, etc.
Dans ma pratique pastorale, je me suis toujours refusée à utiliser ce genre de formules métaphysiques massives et ces spéculations sur le sort du défunt, parce qu'elles n'apportent rien et qu'elles n'éclairent en aucune façon ce qui est en train d'arriver. Personne ne m'a jamais réclamé de telles paroles. Partant du principe que le service funèbre n'est pas destiné au mort, mais aux vivants - car, comme le disait l'Ecclésiaste: «*Mieux vaut un chien vivant qu'un lion mort*» -, il est important à ce moment-là de trouver des mots vrais, et non des formules creuses, des mots qui aident à continuer la vie malgré la dureté de la cassure d'une séparation. Ces mots-là existent. Il suffit souvent de se laisser guider par le verset choisi sur le faire-part (s'il y en a un), ou par ce que la famille raconte lors de la visite de deuil.

Consoler
La foi chrétienne aide à affronter la mort, c'est vrai. Mais pas en la gommant. Le service funèbre est le point de départ du long processus de deuil. Il n'est en aucun cas un remède miracle à même de supprimer la souffrance; il représente plutôt une occasion de mettre en place un début de réflexion qui, si possible, devrait être une aide pour continuer et trouver un peu de paix intérieure. Il est l'occasion de rappeler la fragilité de la vie, l'illusion de l'immortalité, et la joie qu'il y a à être éphémère. Puis également de faire mémoire du défunt, à la fois pour lui rendre un dernier hommage et pour prendre conscience de ce qu'il nous laisse, de son «testament» de vie: non pas une sèche biographie faite de dates, mais, par petites touches, une tentative de refaire vivre l'essentiel de ce qu'il a pu apporter. Pour apprendre à

se quitter, il est bon de refaire à l'envers le chemin, de laisser remonter les souvenirs, de regarder les traces que le défunt nous laisse, car chaque vie, unique, a une épaisseur particulière, porteuse de sens pour ceux qui restent, qui peut nous aider à affronter la mort plus sereinement. Pour qu'une page se tourne, il est vital d'en avoir fait le tour. Le rappel de notre finitude et des bons moments passés permet de se laisser couler au fond de la douleur, d'accuser le choc de cette fracture en soi que provoque chaque mort, et de remonter à la surface, couvert de larmes, mais vivant. Les paroles d'Evangile peuvent alors devenir une aide pour faire la part des choses et pour amorcer un lent nouveau départ. D'où l'importance d'une parole dite, de la communauté présente, comme un appel à continuer. Même si «continuer, c'est plus facile à dire qu'à faire. Au début, c'est la vie qui nous pousse.»

«N'aie pas peur, crois seulement»
Ce sont des paroles de ce type, d'hier et d'aujourd'hui, qui peuvent réconforter et remettre en route, redonner goût à la vie ici-bas, inviter à vivre intensément la beauté de chaque instant dans la conscience de l'éphémère. Elles laissent chacun libre d'imaginer l'après-mort comme bon lui semble: résurrection, retrouvailles au ciel, peu importe. Pour ma part, je préfère l'idée de retourner à la poussière d'où j'ai été tirée, cela me suffit et me rassure. Peut-être que je me trompe. Cela n'a pas d'importance. Pourvu que cela aide à rester réconcilié(e) avec la vie sans faire l'impasse sur la mort. Ce qui importe, c'est que dans ma finitude, à l'approche de ma mort ou dans le déchirement que provoque le départ d'un proche, je puisse garder cette confiance, malgré ma fragilité et ma précarité, comme la confiance de l'enfant bercé dans le ventre de sa mère, confiance qui ne se voit pas, et qui pourtant n'est pas une illusion. Comme dans ce texte si souvent utilisé sur les faire-part: «*C'est dans le calme et la confiance que sera votre force*». Dans la main de Dieu, tel que chacun l'imagine, avec la certitude que «tout est bien entre ses mains.»

Corinne Baumann ■

Face à la mort, les illusions du vivant

Si la vue d'animaux sauvages empaillés nous paraît normale, celle d'animaux domestiques ayant subi le même traitement génère un certain malaise. Quant à celle d'un homme taxidermisé, elle soulève de nombreuses questions !
L'homme rêve d'immortalité. Seul à pouvoir imaginer sa mort, il cherche par tous les moyens à dénier les règles de la nature. Une image, une œuvre, son corps... Et vous, quelles traces souhaitez-vous laisser derrière vous? C'est en substance la question que pose le Museum d'histoire naturelle.

Photos: MHN/ Alain Germond

La vérité historique est-elle une illusion?

«Voilà comment on réécrit l'histoire»: **la formule, souvent utilisée pour contrer voire dénier un récit que l'on juge tendancieux ou inexact, contient une part de bon sens. Tant il est vrai qu'il est utopique d'aspirer à l'objectivité et simultanément à l'exaustivité. L'Histoire - celle avec un grand H -, du fait qu'elle est l'émanation d'un passé révolu, est forcément conditionnée par les sources, en partie subjectives, auxquelles puisent ceux qui en donnent un reflet. D'où d'inévitables interprétations, auxquelles les textes bibliques, eux non plus, ne sauraient échapper. Analyse de Philippe Kneubühler, théologien et pasteur à Saint-Imier.**

Il est tout à fait illusoire de prétendre trouver la Vérité dans une démarche scientifique, si sérieuse et aboutie soit-elle. En effet, la science – qu'il s'agisse des sciences naturelles ou humaines - procède par hypothèses. Ces hypothèses par essence se doivent d'être vérifiables et donc falsifiables. Dès le moment où mon hypothèse est falsifiée, et il suffit pour cela d'un seul cas de figure qui la contredise, je dois l'abandonner pour en chercher une autre qui cette fois-ci tienne compte de tous les cas de figures connus. Cette dernière hypothèse doit d'ailleurs à nouveau remplir les critères scientifiques de vérification et de falsification. Ainsi la science se définit elle-même comme «en recherche de vérités» et non comme «détentrice de LA Vérité».

Hugues de Pierre, statufié sur la façade de la Bibliothèque de Neuchâtel, est une farce: il n'a jamais existé

Les sciences humaines se basent sur des présupposés identiques même si leurs méthodes d'investigation et leurs critères de vérification et de falsification diffèrent forcément de ceux des sciences naturelles. En ce sens, une vérité historique qui serait absolutisée serait effectivement une illusion.
Certes les religions ont une prétention d'absolu et prétendent détenir la Vérité. Il faut ici distinguer entre un système de conviction subjectif et une démarche de type scientifique. Si les croyances religieuses se rattachent à la première catégorie, le travail théologique se situe clairement dans la deuxième.

«L'interprétation de la Bible n'échappe pas au caractère hypothétique de toute démarche scientifique.»

Pour la théologie, le travail historique est par ailleurs extrêmement important si tant est que l'interprétation des textes bibliques en est le fondement.

La vérité historique est-elle une illusion?

Photo: Anne de Tribolet

Au Musée d'Art et d'histoire, dans la salle consacrée au département historique, quatre confortables fauteuils de cuir noir invitent autant de chercheurs à prendre place au centre d'un espace tapissé de cartons d'archives... Mais à partir des mêmes sources, étudiées avec abnégation, rigueur et méthode, et des résultats objectifs auxquels leurs enquêtes les conduisent, chacun d'eux proposera sa propre interprétation du passé. Entre subjectivité et objectivité, l'historien est sans cesse balancé entre le monde des arts et celui des sciences.

Les méthodes de travail pour la recherche sur les textes bibliques
Il est extrêmement important que l'interprétation soit étayée par un travail rigoureux. La démarche unanimement reconnue et utilisée est l'utilisation d'un ensemble de méthodes dites historico-critiques. «*Les méthodes historico-critiques se situent surtout au niveau de l'archéologie du texte et de son histoire, c'est-à-dire qu'elles partent du texte tel que nous le lisons actuellement dans nos bibles et tentent de remonter au texte original écrit par un auteur précis pour ensuite revenir au texte dans son état actuel en étudiant les différentes couches rédactionnelles qui se sont ajoutées ou superposées.*»
Ces méthodes sont critiquées par certains qui y voient la négation de l'inspiration divine des Ecritures. Or, «*Dieu s'est révélé dans l'histoire des êtres humains, et sa révélation, consignée dans l'Ancien et le Nouveau Testament, est elle-même historique. Ainsi, il y aura toujours, dans l'explication des textes de l'Ancien et du Nouveau Testament, des questions d'ordre historique auxquelles seules des méthodes historiques pourront répondre.*»

Photos: L. Borel

Marat aurait-il pu imaginer être une fois représenté de la sorte?

Vérités et Vérité
L'interprétation de la Bible n'échappe donc pas au caractère hypothétique de toute démarche scientifique. L'interprète, c'est-à-dire finalement tout lecteur des textes bibliques, est en recherche de vérité. Pour ce faire, il échafaude des hypothèses dont le lieu de vérification se trouve dans son existence. Garder cela en mémoire, c'est ouvrir la possibilité du dialogue et de la tolérance dans une recherche de la Vérité à jamais inachevée.

Philippe Kneubühler ■

La gratuité et l'illusion du bâton redressé

Money, money, money... Tout le monde en critique les ravages, et pourtant chacun s'évertue à en gagner le plus possible. Et dans ce contexte, d'aucuns rêvent encore d'une Eglise qui pourrait vivre sans argent!... Dans le prolongement, ressurgit le doux éloge de la gratuité. L'Eglise doit-elle repenser son rapport à l'argent? Réflexion du théologien Félix Moser.

La gratuité évoque le caractère immotivé ou désintéressé d'un acte. Son sens est ambivalent, tantôt négatif tantôt positif. «Un acte gratuit» peut évoquer la violence imbécile et inutile. Mais il peut également renvoyer à une action désintéressée. Cette acception nous entraîne dans la sphère de la générosité. Dans ce qui suit, je me cantonne à examiner cet aspect-là. L'idée assez abstraite de la gratuité peut se traduire de la façon suivante: est qualifiée de ***gratuite*** *toute prestation (en temps et en actes, ou en argent) effectuée sans attente de retour déterminé. Cette prestation a pour conséquence essentielle de créer ou de favoriser des liens sociaux.*

«Si nous saisissons un bâton courbé et que nous le tordons dans l'autre sens, nous ne le redresserons pas, mais nous le casserons!»

L'Eglise a besoin d'argent, et le rappelle régulièrement...

La gratuité: un plaidoyer

Le don devient gratuit quand nous acceptons «qu'il n'a pas de retour déterminé». Autrement dit, un don peut être qualifié de gratuit quand celui qui l'accomplit accepte qu'il n'est pas maître de ce qu'il donne. Nul ne peut se servir d'un don pour «obliger» autrui à agir d'une certaine façon. Il ne peut mettre son prochain sous tutelle. Le don gratuit déjoue les calculs de l'utilitarisme: je ne peux téléguider le don pour amener autrui là où moi je veux. Mais il nous faut faire encore deux pas de plus sur le chemin de la démaîtrise. D'abord, nous ne pouvons jamais savoir *exactement* ce que nous donnons à autrui; mon vis-à-vis peut interpréter mon acte différemment que moi. Ensuite, nous ignorons ce que mon prochain fera de ce que nous lui avons donné. L'Evangile formule cela à sa manière: «*Que ta main gauche ignore ce que fait ta main droite!*» Le vrai don est celui que je fais «sans le savoir»! L'action gratuite vise à casser une logique du «donnant donnant»: elle manifeste que les liens que nous tissons sont plus importants que les biens que nous possédons ou produisons. Ainsi, un professeur de mathématiques donne bénévolement des leçons de français à un détenu; par ce geste, il lui signifie qu'il le voit comme un être en devenir; il lui témoigne qu'un condamné peut changer et créer de nouveaux liens. Ce bénévole ne *comptera* alors ni son temps ni son argent. A mon sens, la gratuité doit se penser au cœur même d'un projet de société solidaire. Dans cette optique, celui qui fait un don est le premier bénéficiaire du geste gratuit qu'il accomplit. Il se lie et se relie à un ensemble qui le dépasse. Le don crée ou entretient des liens sociaux. Face à un geste gratuit, nous répondons facilement: «*Tu n'aurais pas dû*» ou «*Mais voyons, ce n'était pas nécessaire*». Bien sûr que ce n'était pas nécessaire! Mais ce petit plus de la gratuité peut donner sens à ce que nous faisons et disons.

L'illusion du bâton redressé

Dans notre société, la gratuité apparaît souvent comme un attrape-

Photos: L. Borel

nigaud publicitaire, elle devient le moyen (tout sauf gratuit) de fidéliser une clientèle. Dans cette optique, elle crée une dépendance entre celui qui donne et celui qui reçoit. Cette manière moderne de vivre la gratuité parasite la compréhension de la notion des services de l'Eglise: elle engendre une dette de reconnaissance peut-être plus lourde qu'une dette réelle. A ce premier malentendu s'en ajoute un second: la gratuité institutionnalisée laisse croire que ce que fait l'Eglise ne coûte rien... et que les pasteurs et les diacres vivent d'amour divin et d'eau fraîche. Ainsi la gratuité pose problème à l'Eglise. Et, dans ce contexte, la tentation me paraît grande de prôner des solutions immédiates: la vraie gratuité n'existe plus, donc imposons les actes ecclésiastiques! Mais raisonner ainsi nous transformerait en valets d'un utilitarisme strict. Je pense qu'il est illusoire de vouloir rectifier une erreur par une autre erreur. Nous ne corrigerons pas les défauts d'une gratuité trompeuse en agissant de façon symétrique et en imposant les actes ecclésiastiques. Si nous saisissons un bâton courbé et que nous le tordons dans l'autre sens, nous ne le redresserons pas, mais nous le casserons. Il existe certes une fausse manière de vivre la gratuité qui flirte avec la lâcheté et le manque d'informations. Il faut que notre interlocuteur sache au nom de qui et pourquoi nous offrons des services. Notre compréhension de la gratuité doit être fondée dans un projet théologique et ecclésial. C'est ensemble que nous sommes invités à décider si la gratuité est une valeur fondamentale de nos Eglises protestantes et si nous souhaitons la défendre. Il ne m'appartient pas de trancher ce débat. Mais le lecteur l'aura pressenti: je suis un défenseur de la gratuité. A mes yeux, l'Eglise ne doit pas vendre son droit d'aînesse (en l'occurrence sa liberté d'interpellation) contre un plat de lentilles (en l'occurrence le paiement des actes ecclésiastiques).

Félix Moser ■

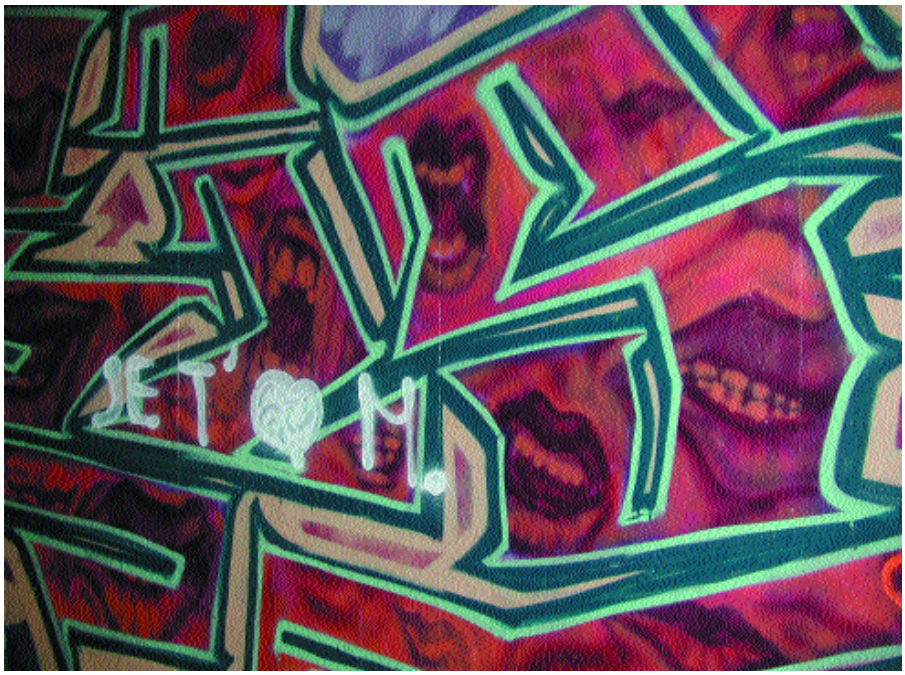
La valeur de l'argent

De l'échange de biens concrets à une économie électronique et virtuelle, l'argent, ainsi que le Musée d'art et d'histoire le met en évidence, a subi une grande mutation. Depuis les premières pièces qui valaient plus que leur valeur intrinsèque (les monnaies d'or) à la carte de crédit (en plastique), on assiste à une désincarnation progressive des moyens de paiement et à la transformation de certaines pratiques quotidiennes. En s'allégeant physiquement, en devenant presque invisible, l'argent n'en est que plus omniprésent et pesant pour l'homme.

Photo: Anne de Tribolet

Le parler vrai… Hein?… Possible!

Pour vivre en société, nous sommes immanquablement appelés à faire cohabiter en nous plusieurs facettes qui nous constituent. Le «personnage social», plus ou moins bien élevé, soumis aux lois, aux codes moraux, n'a pas les mêmes comportements que l'être que nous sommes dans l'intimité. Est-il concevable dans ces conditions de se targuer d'authenticité? La communauté chrétienne est sensée rassembler des gens «vrais»: mais que recèle cette notion? Alain Schwaar, diacre en milieu professionnel et assistant social, la dissèque à la lumière de son expérience en communication non-violente.



Le titre qu'on m'a proposé était, vous l'aurez deviné: le parler vrai impossible. Pour des disciples du Christ, c'est une provocation. Une expérience me revient à l'esprit: dans les textes bibliques journaliers, le dimanche est souvent consacré aux psaumes. J'ai remarqué que parfois, des versets étaient sautés. Evidemment je les ai lus aussi. En général, il s'agit de textes comme: «*Ecrase mes ennemis, qu'ils soient exterminés jusqu'au dernier.*» Est-ce que nous osons encore être authentiques, envers nous-mêmes? Est-ce que nous osons, comme le psalmiste, avouer nos colères, nos révoltes? Si nous n'osons plus, nous ne sommes pas authentiques, vis-à-vis de nous-mêmes et de Dieu. Et nous ne pouvons être authentiques par rapport aux autres, si nous ne le sommes pas d'abord envers nous.
Toute vérité n'est pas bonne à dire… voir. Demandons aux prophètes, au Christ. Certes, ils en ont souffert, le Christ en est mort. Alors ?

«Nous ne pouvons pas être authentiques par rapport aux autres, si nous ne le sommes pas d'abord envers nous»

Aimer, tout est là...
Peter Handke, dans ses aphorismes qui défilent dans la salle du Musée d'Art et d'Histoire dit tout haut ce que nous penserions tout bas. Ce qui nous pousse à nous demander si on ne peut vivre en société sans jouer un rôle, si le parler vrai n'est pas trop cru, et si nous sommes des hypocrites.
Quel rôle sommes-nous donc amenés à jouer dans la société? Le texte qui me revient est celui du prophète Ezéchiel (3/17-21): «*Tu n'es qu'un homme, mais je fais de toi un guetteur pour alerter le peuple d'Israël. Tu écouteras mes paroles et tu transmettras mes avertissements aux Israélites. Supposons que j'aie à prévenir un pécheur qu'il va vers une mort certaine: si tu ne l'avertis pas d'avoir à changer sa mauvaise conduite afin qu'il puisse vivre, ce pécheur mourra à cause de ses fautes, mais c'est toi que je tiendrai pour responsable de sa mort. Par contre, si tu l'avertis et qu'il ne renonce pas à ses erreurs et à sa mauvaise conduite, il mourra à cause de ses fautes, mais toi, tu auras préservé ta vie.*
Supposons qu'un homme juste se détourne du bien et se mette à mal agir: j'en ferai la cause de son malheur et il mourra. Si tu ne l'avertis pas du danger, il mourra à cause de ses fautes. Je ne prendrai pas en compte ses bonnes actions passées, mais c'est toi que je tiendrai pour responsable de sa mort. Par contre, si tu avertis ce juste de ne pas mal agir et qu'il renonce à le faire, il pourra vivre grâce à tes avertissements et toi-même, tu auras préservé ta vie.»
Ce qui m'a amené à ce texte, c'est une réflexion (qui a commencé avec la lecture de Marie Balmary: *Le sacrifice interdit*) sur l'amour du prochain. Quand le Christ dit que la loi peut se résumer à deux commandements - *aimer Dieu* et *aimer son prochain* -, il est fait référence à Lévitique 19, 17. Et là, il y a comme un mode d'emploi sur l'amour du prochain: «*N'ayez aucune pensée de haine contre un frère, mais n'hésitez pas à le réprimander, afin de ne pas vous charger d'un péché à son*

égard... Chacun de vous doit aimer (c'est ainsi que vous aimerez) son prochain comme soi-même.»
Pour en revenir à Peter Handke, notre rôle nous est donné, en tant que chrétiens, c'est d'être des sentinelles, pour parler comme Ezéchiel. Quant à la manière de l'assumer, à la manière de parler, c'est dans le «mode d'emploi» de l'amour du prochain qu'elle réside, le but n'étant pas de blesser les autres en voulant être authentiques.

«C'est plus sur la manière de dire les choses qu'il faut s'interroger que sur les choses à dire»

Des vertus du conflit
La communication, ça s'apprend: les publicitaires le savent. Pourquoi pas nous? Même et surtout si ce n'est pas pour faire de la publicité, mais pour dire simplement ce qu'il y a à dire. La communication non-violente par exemple, ça s'apprend.
Retour à la case départ: il faut pouvoir prendre conscience de ses sentiments, de ses émotions pour pouvoir engager un dialogue, qui permette à l'autre d'en parler aussi. En bref, séparer nos observations de nos jugements et de nos évaluations, faire la différence entre nos sentiments et nos interprétations, faire des demandes de façon positive, concrète, réaliste.
Reste à envisager les conséquences: le parler vrai auquel nous sommes appelés va amener le conflit (petit rappel: les prophètes, le Christ…). Mais qu'est-ce que le conflit? Une bonne chose, une chose indispensable qui a notamment pour vertu de désamorcer la violence, le plus souvent. Etonnant, non? Et pourtant, il n'y a que dans le conflit que nous pouvons être vrais. Le conflit, c'est quand quelqu'un m'empêche de faire ce que je veux.
Il y a des avantages au conflit: ça peut permettre un changement, favoriser la cohésion d'un groupe. Ça peut être constructif et créatif. Le mot «conflit» vient de «choc»: rencontre d'éléments, de sentiments contraires, qui s'opposent. Le conflit est donc neutre, naturel et normal. C'est la manière de le résoudre qui peut faire problème: l'éviter, utiliser la violence. Mais il est aussi possible de le résoudre de manière non-violente. D'abord: reconnaître qu'il y a conflit. Et ça, c'est un problème de décision: décider, c'est abandonner toutes les possibilités, sauf une. C'est donc faire le deuil de toutes les possibilités, pour n'en garder qu'une, en l'occurrence celle d'une résolution non-violente. Ensuite, trouver une manière pour dire les choses à l'autre, en pouvant vérifier que ça a été entendu «juste», et entendre les choses que l'autre a à dire, en pouvant vérifier que ça a été entendu «juste». C'est donc plus sur la manière de dire les choses qu'il faut s'interroger que sur les choses à dire. Parce que là, il n'y a guère d'échappatoire, nous savons ce que nous avons à dire. Et nous sommes même appelés à en assumer les conséquences, mais pas seuls: Dieu nous rappelle constamment qu'il est avec nous.

Alain Schwaar

Photos: L. Borel

La vérité a de tous temps généré des propos teintés d'extrémisme

On ne peut pas tout dire

Photo: Anne de Tribolet

Dans une des salles du Musée d'Art et d'Histoire sont projetés contre un mur, les 300 premiers aphorismes d'un journal, «*Le poids du monde*», entrepris en 1975 par Peter Handke. En exprimant tout haut ce que nous autres pensons tout bas, l'écrivain autrichien oppose ainsi la tentative d'une démarche d'authenticité à notre art du «faire semblant». Que se passerait-il si on disait toutes les réflexions qui nous passent par la tête? Comment cohabitent hypocrisie et bienséance?

L'homme et Dieu face-à-face

Dieu est-il créé ou rêvé à notre image? A en croire certains, c'est à se demander qui est le reflet de qui? C'est oublier que Dieu est simple Autre, qu'il est vain de vouloir céder à la tentation de le figer dans une image. Vérification de la pertinence de ce propos avec Thomas Römer, professeur d'Ancien Testament à l'Université de Lausanne.

La question de la relation entre Dieu et l'homme occupe une place centrale dans la Bible hébraïque. Comment définir cette relation? Cette question est abordée dès le premier chapitre de la Bible. Selon le récit de la création, l'homme est en effet créé à l'image de Dieu. L'affirmation de Genèse 1, 27 «*Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il le créa; mâle et femelle il les créa*», cette affirmation a donné lieu à toutes sortes de théories sur le lien intrinsèque qui unirait l'humain au divin. Au Moyen Age, ce texte était d'ailleurs censé fournir la preuve qu'il fallait s'imaginer Dieu le Père à la manière d'un Patriarche barbu. Mais de telles spéculations sont étrangères au texte biblique, qui utilise l'expression «image de Dieu» dans un tout autre sens. Dans la religion égyptienne, c'est Pharaon, le roi, qui est désigné comme l'image du dieu créateur sur terre.
En tant qu'«image», le roi est ainsi le médiateur entre le monde des hommes et le domaine des dieux. Lorsque le texte biblique de Gn 1 dit que tout homme est image de Dieu, il faut comprendre cette affirmation comme une véritable démocratisation de l'idéologie royale traditionnelle. Ce n'est plus le roi, mais tout être humain qui est désormais représentant de Dieu sur terre, c'est-à-dire responsable de la création, qu'il faut respecter et protéger. Et c'est à toute l'humanité, aux hommes et aux femmes, qu'incombe cette tâche: «*Mâle et femelle, il les créa*».

«Dieu trouve son vis-à-vis autant dans la femme que dans l'homme, ce qui signifie qu'Il a en lui de quoi susciter une image à la fois masculine et féminine»

Femme non reléguée

Ainsi, il devient tout à fait clair en quoi l'être humain est «image de Dieu». Selon ce texte, l'homme (mâle) seul ne peut prétendre être à l'image de Dieu. Dieu trouve son vis-à-vis autant dans la femme que dans l'homme, ce qui signifie que Dieu a en lui-même de quoi susciter une image à la fois masculine et féminine. L'importance de l'élément féminin dans la relation de l'homme à Dieu est d'ailleurs soulignée ailleurs dans le livre de la Genèse. Ainsi notamment dans le récit de Hagar (Gn 16), l'esclave égyptienne de Sarah, chassée par sa maîtresse, qui rencontre un envoyé (un «ange») de Dieu, sans se douter de l'identité de celui-ci. Ce n'est qu'après avoir reçu une promesse de salut en faveur de son fils Ismaël qu'elle réalise soudain qu'elle a rencontré Dieu, par l'intermédiaire de son messager (mais dans la tradition biblique, ce dernier peut se confondre avec Dieu lui-même). Il est intéressant de noter que la finale de ce récit particulièrement libéral a dû paraître inadmissible aux éditeurs «orthodoxes» de la Genèse: dans sa forme actuelle, le verset 13 n'a aucun sens (selon le texte hébreu, Hagar aurait à peu près dit cela: «*Est-ce aussi vers ici j'ai vu derrière celui qui me voit?*»), et a vraisemblablement été délibérément altéré; le texte original contenait probablement l'exclamation suivante: «*J'ai vu Dieu et je suis restée en vie*». Cet énoncé a délibérément été altéré, par la suite, en réaction à l'idée que Hagar, l'ancêtre des Arabes, se serait trouvée en face de Dieu, et cela bien avant le patriarche Jacob, à Penu-El… La rencontre nocturne de Jacob avec Dieu (Gn 32) ressemble en certains points à l'expérience de Hagar, mais il s'agit ici, du moins au premier abord, d'un vis-à-vis hostile. «Quelqu'un» vient en effet attaquer Jacob qui s'attend, lui, à une attaque militaire de la part de son frère Esaü. Lors du combat avec l'attaquant mystérieux, Jacob semble être en mesure d'arracher à son vis-à-vis une bénédiction qui sera précédée d'un changement de nom: «*On ne t'appellera plus Jacob, mais Israël, car tu as lutté avec Dieu et avec les hommes et tu l'as emporté*» (v. 29). Cette ren-

Photos: L. Borel

Dieu en vieil «homme», tel qu'il était représenté dans une bible illustrée du début du siècle

contre, qui menace Jacob dans son existence (on peut la comparer au récit d'Ex 4, 24-26, qui relate une attaque encore plus directe de Dieu contre Moïse), va également le transformer, comme le montre le nouveau nom qu'il reçoit (Israël). Et à la suite de cette transformation, la rencontre avec Esaü, que Jacob craignait tellement, se déroulera finalement de manière pacifique. Jacob nomme alors le lieu du combat Penu-El (c'est-à-dire «Face de Dieu»). Par son combat, Jacob-Israël a été face-à-face avec Dieu, lequel reste pourtant insaisissable pour l'homme. Ainsi, le combattant mystérieux refuse de révéler son nom à Jacob, tout comme Dieu choisit de répondre à Moïse qui lui demande son identité:

«La Bible ne cesse de nous rappeler que toutes les expériences du divin restent partielles et fragmentaires»

«*Je suis qui je suis*» (Ex 3,16). Les textes de la Bible hébraïque insistent pourtant considérablement sur la position particulière de Moïse face à Dieu, comme le montre la finale du Pentateuque: «*Il ne s'est jamais levé en Israël un prophète comme Moïse, lui que le Seigneur connaissait face-à-face*» (Dt 34,10). Mais comment faut-il imaginer cette relation de face-à-face? Lors de la révélation divine sur le Sinaï, Moïse demande à Dieu de se dévoiler à lui. A cela Dieu répond: «*Tu ne peux voir ma face, car l'homme ne saurait me voir et vivre*» (Ex 33,20). Cette affirmation contient une conviction religieuse profonde, à savoir la nécessité de maintenir une distance infranchissable entre l'humain et le divin. Certes, la Bible insiste sur la relation entre Dieu et les hommes, et les multiples rencontres qui en découlent, mais elle ne cesse de nous rappeler que toutes ces expériences du divin restent partielles et fragmentaires. Le véritable face-à-face entre Dieu et l'homme n'est décidément pas de ce monde. Comme le dit l'apôtre Paul: «*A présent, nous voyons dans un miroir et de façon confuse, mais alors ce sera face-à-face*» (1Cor 13, 12).

Thomas Römer ■

Le reflet est une illusion d'optique

Parmi les objets de la collection d'art appliqué du Musée d'art et d'histoire, lequel mieux que le miroir pouvait illustrer l'illusion? Réfléchissant la lumière, agrandissant l'espace, intimement lié au monde de l'apparence et nous confrontant à notre double, le miroir reste un objet de fascination et de mystère... Au centre de la salle se succéderont des travaux d'étudiants-designers de l'Ecole supérieure des arts appliqués (section *design/ objets*) de La Chaux-de-Fonds.

Photo: Anne de Tribolet

Cadeau!

La Grande illusion: on a vraiment aimé! Les trois musées neuchâtelois, à notre avis, fournissent la preuve que ce genre de manifestations occupe aujourd'hui une place de choix dans la palette d'offres culturelles. La muséologie a décidément atteint sa pleine maturité. Des expos comme cela on en redemande!
Désireuse de faire partager son enthousiasme, *La Vie Protestante* propose aux 25 premiers de ses lecteurs qui s'inscriront une visite guidée gratuite des trois institutions.
Date retenue: le 9 juin prochain (10h à 12h30).
Les bénéficiaires de cette invitation seront informés personnellement du lieu de rendez-vous et des modalités de la visite.
Intéressé(e)s? Contactez-nous au 724 15 00 du lundi au vendredi de 13h30 à 17h30.

QUEL EST VOTRE BUDGET POUR DES VALEURS MILLÉNAIRES?

Eglise réformée évangélique • Eglise catholique romaine • Eglise catholique chrétienne

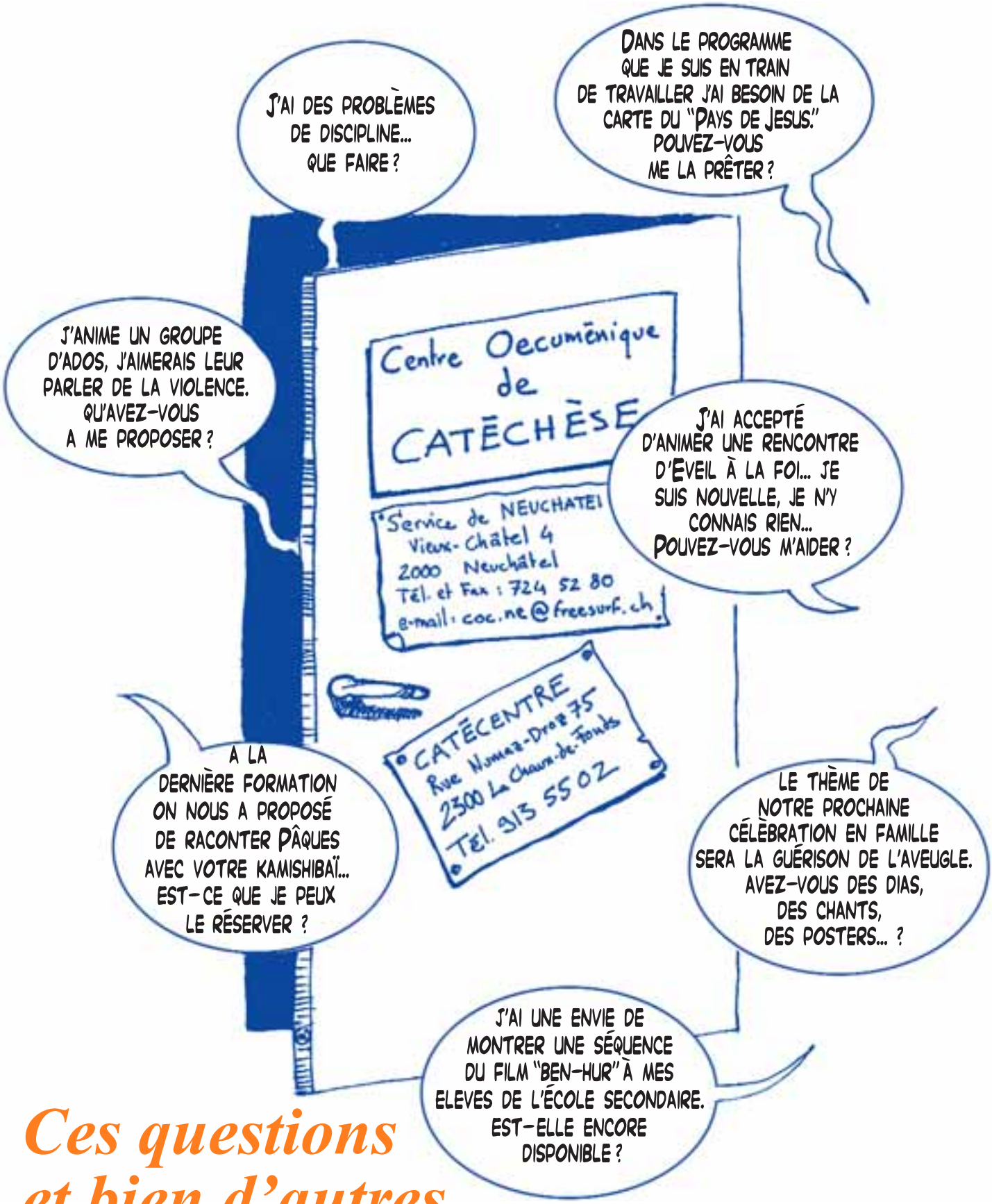
QUEL PRIX, QUELLES VALEURS?

A votre avis, quelles valeurs millénaires les Eglises défendent-elles?
L'engagement, la fraternité, le respect, la solidarité?
Oui, entre autres. Ces valeurs-là permettent aux Eglises d'accomplir quotidiennement des actes dont nous bénéficions (presque) tous au moins un jour.
Certains actes viennent tout de suite à l'esprit: baptême, mariage, service funèbre, cultes, messes, visites, aide humanitaire, formation. Il y a aussi, et surtout, ceux que les Eglises assurent auprès des plus démunis, des plus jeunes, des personnes âgées, par le biais de foyers, communautés, services sociaux (CSP, Caritas), maisons d'accueil, mouvements de jeunesse, lieux de rencontres, stages, séminaires…

Ces actes, ces services sont motivés par un attachement à des valeurs millénaires. Des valeurs que nous partageons au nom du Christ… et que vous partagez donc certainement aussi.
Quel prix leur accordez-vous?…

VOTRE CONTRIBUTION: CHACUN EN RÉCOLTE LES FRUITS

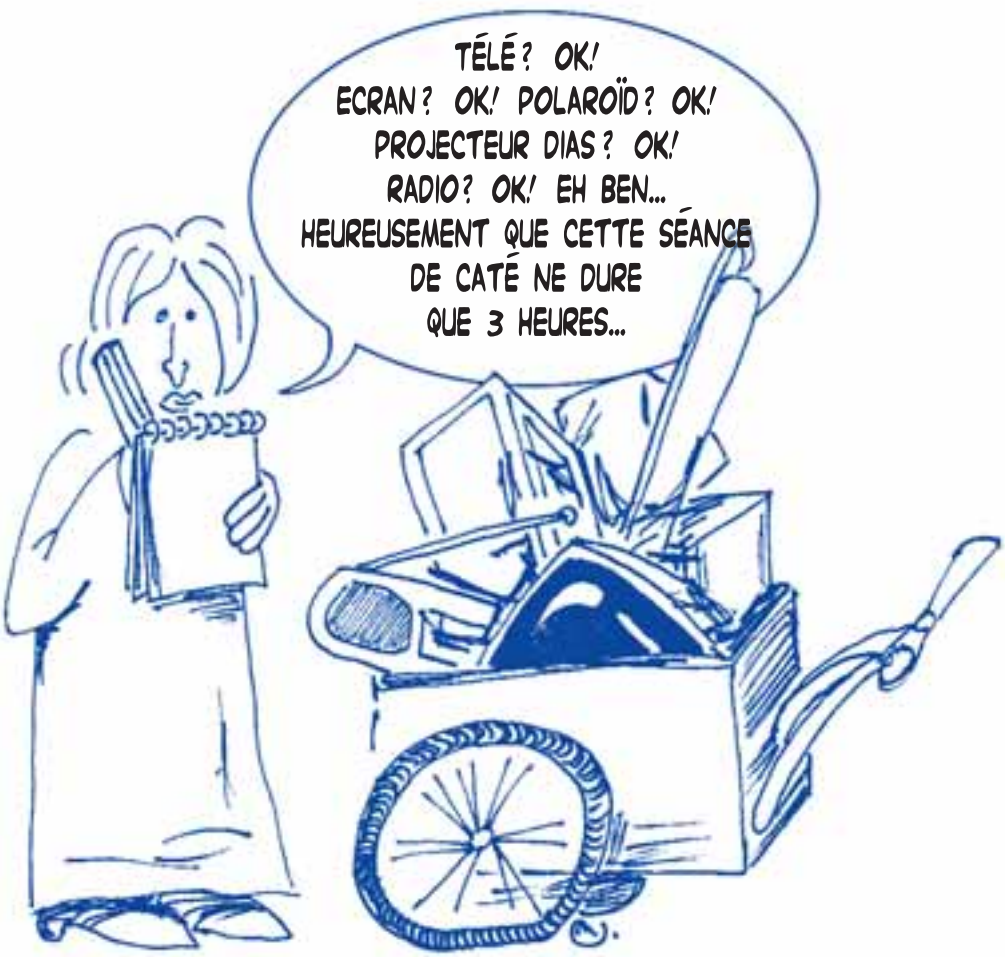
Valeurs de Vie



Ces questions et bien d'autres méritent une réponse...

... L'équipe d'animation vous propose:

- Formations diverses.
- Une équipe qui écoute, partage et conseille.
- Des animations «clés en main».

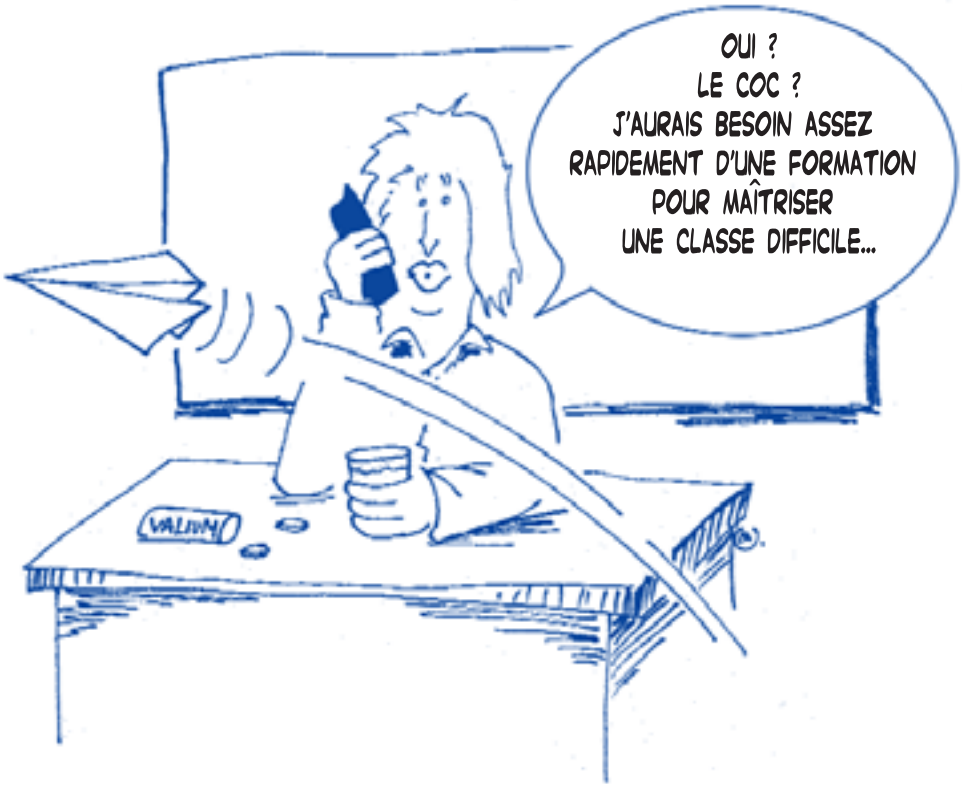


- Cassettes, livrets de chant et CD.
- Vidéo cassettes.
- Appareils en prêt.
- Posters, icônes, photos-langages.
- Jeux.
- Livres.

600 bénévoles et salariés animent des groupes d'enfants et adolescents dans les paroisses du canton.
Le Centre Œcuménique de Catéchèse est à leur service.

Cours:

* parcours biblique
* groupe de partage
* journée spirituelle
* danse méditative
* formations liées aux programmes
* formations pédagogiques



Horaires

Ouverture du COC, NE:
ma, je, ve matin 8h30-11h30
lu, ma, me, je après-midi 14h-17h30
Ouverture du Catécentre, La Chaux-de-Fonds:
lu, ma, me, je après-midi 16h-18h
ve matin 9h-11h

Adresses

Centre Œcuménique de Catéchèse

Service de Neuchâtel
Vieux-Châtel 4
2000 Neuchâtel
Tél. et fax: 032 724 52 80
e-mail: coc.ne@freesurf.ch

Catécentre
Rue Numa-Droz 75
2300 La Chaux-de-Fonds
Tél. 032 913 55 02

L'EREN, seule ou avec d'autres, doit-elle et peut-elle demeurer à l'école?

Cette interrogation résume toute la problématique de la présence des Eglises, de notre Eglise à l'école par le biais des leçons de religion en primaire et secondaire. Cette question a été posée en juin 1999 par le Conseil synodal à la Commission d'éducation chrétienne.

Tout a commencé le 22 mai 1996, lorsque la députée au Grand Conseil, Mme Michèle Berger-Wildhaber a déposé une motion en faveur de l'introduction de cours de religion tant aux degrés primaire, secondaire que secondaire supérieur. Le Conseil d'Etat y a répondu en soulignant l'importance de la connaissance des religions. Les Eglises ont alors proposé un projet d'enseignement des cultures religieuses et de l'humanisme à l'école secondaire, c'était en été 1997. Suite à ce projet, le Conseil d'Etat a mis en place une commission des cultures religieuses, dont le président était M. Laurent Huguenin. Le mandat de cette commission consistait à prendre en compte la dimension religieuse comme découverte de cultures différentes basées sur les religions. Prenant en compte le projet des Eglises, la commission a élaboré un programme qui a été soumis pour consultation au colloque cantonal d'histoire et à la Conférence des directeurs, ainsi qu'à la commission cantonale d'éthique. Cette consultation a suscité des réactions passionnées, signe que la question religieuse, au sens large, ne laisse personne indifférent. Le Conseil d'Etat a finalement décidé que les cultures religieuses et humanistes feraient partie du programme d'histoire, contrairement au projet des Eglises qui souhaitaient des leçons spécifiques, avec des enseignants spécialisés en herméneutique ou en sciences des religions. Se posait alors, pour les Eglises, la question de leur présence à l'école, leur projet d'enseignement n'ayant été que partiellement pris en compte. Cette question, le Conseil synodal l'a posée à la Commission d'éducation chrétienne. Cette dernière s'est mise au travail et va présenter, au Synode de juin 2001, un rapport sur l'enseignement religieux à l'école.

La Commission d'éducation chrétienne a tout d'abord entrepris une enquête auprès de toutes les personnes qui font de l'enseignement religieux à l'école primaire et secondaire. Il ressort de son enquête qu'un tel enseignement est donné actuellement dans 90 % des paroisses par 33 pasteurs, 2 diacres et 55 laïcs. La presque totalité des enseignants ont répondu au questionnaire envoyé qui comprenait des points statistiques (lieu et proportion des enfants participant aux leçons) et des points d'appréciation (avantages et désavantages des leçons de religion à l'école). Un quart des réponses ne contenaient pas de renseignements statistiques. Les éléments statistiques reçus permettent de dire que 10 classes rassemblent les 100% des élèves concernés, 15 classes de 80% à 95%, 11 classes de 70% à 80%, 9 classes de 60% à 70%, 15 classes de 50% à 60%, 8 classes de 40% à 50%, 11 classes de 30% à 40%, 30 classes de 20% à 30%, 14 classes de 10% à 20%. Globalement, le nombre d'élèves fréquentant les leçons de religion est en augmentation.

La majorité des enseignants souhaitent que l'enseignement à l'école continue. Les arguments avancés pour le maintien sont: les bons contacts avec les directions, les enseignants, les parents, les enfants de tous milieux; l'école est un lieu favorable car les enfants sont sur leur terrain, c'est leur lieu d'apprentissage et ils sont habitués à une certaine discipline; la leçon est intégrée dans l'horaire et les infrastructures sont à disposition; cette activité fait éclater le cadre strictement paroissial. Sortir de l'école serait pour certains une démission face à la laïcisation croissante de la société, la perte d'un contact avec la société et enfin une décision irréversible.

Tout n'est pas rose partout. Des difficultés surgissent dans certaines régions: une organisation compliquée lorsque la participation s'amenuise trop, des horaires et des locaux peu favorables, les problèmes de discipline, l'impression d'un double emploi avec les activités paroissiales, le manque de collaboration avec les personnes impliquées dans la catéchèse paroissiale, la méfiance des autorités scolaires et de certains parents par rapport aux activités religieuses.

Certains rêvent de sortir de l'école pour faire mieux. Ils souhaitent en effet mettre leur énergie dans des activités nouvelles, hors cadre scolaire et ouvertes à tous, susceptibles de toucher davantage de jeunes et d'être mieux adaptées à leurs besoins actuels.

Rester à l'école pour offrir aux enfants une formation religieuse en collaboration avec ce qui se fait au niveau paroissial; là où les difficultés d'organisation sont trop élevées, chercher un autre type de présence; travailler de manière œcuménique: voilà ce qui se dégage de l'enquête faite par la Commission d'éducation chrétienne mandatée par le Conseil synodal. C'est donc dans ce contexte que la Commission d'éducation chrétienne soumettra son rapport au Synode de juin 2001.

Pour le Conseil synodal:
Christian Miaz

Neuchâtel

Les passages à gué

Oui je sais, tu sais, on sait tous qu'il importe, en église, de bien penser. Les pasteurs sont formés en Faculté pour cela, avec des enseignants non moins formés pour cela. Dans ce qui se fait «du mieux penser», les méthodes de critiques de l'Ecriture peuvent se voir décerner la palme.
On apprend, non sans étonnement, que certaines paroles de Jésus ne seraient pas de Jésus, mais de la communauté qui a reçu ses paroles. On apprend encore que tel événement ne se serait en fait pas passé tel quel. Bref, on tombe de haut, et il est normal que d'autres tombent aussi en entendant les prédications de certains ministres.
Il y a pourtant des cas, me semble t-il, où la prudence serait de mise car, en théologie, le mieux est toujours l'ennemi du bien. Prenez le cas de ce théologien en vacances à Pâques qui par malheur entre dans une communauté évangélique. Il y entend une prédication sur le passage de la mer Rouge et toute la série de louanges qui suit: «*Merci, Seigneur, de ta force, merci, Seigneur, d'avoir par ta puissance retenu les eaux de la mer pour découvrir ce passage, etc.*»
Certainement échaudé par tant de naïveté, le théologien ne manque pas de rappeler quelques principes d'exégèse pendant l'agape qui suit le culte. Il y rappelle entre autres que la mer Rouge en cet endroit se nomme, en hébreux, mer des joncs ou mer des roseaux, et qu'elle n'est pas bien profonde… A sa grande surprise, le pasteur et les quelques anciens présents sont attentifs et entrent en matière! Se pourrait-il que?
Une dizaine de jours plus tard, et à l'heure de plier bagage, notre théologien apprend par l'intermédiaire d'une personne de la communauté, que celle-ci a remercié le Seigneur d'avoir noyé tant d'Egyptiens du Pharaon malgré la faible profondeur du passage!...
Eh oui! Comme quoi toute vérité n'est pas bonne à dire, même en matière de foi, surtout en matière de foi, diront certains. Méfions-nous des passages à gué, ils en perdent plus d'un.

Guy Labarraque ■

Boudry-Est

Surprise sur prise

Si vous cliquez sur le site des catéchumènes de deuxième année des paroisses de Corcelles-Cormondrèche-Peseux - www.catextreme.ch -, vous serez accueillis par une porte qui s'ouvre. Il y avait aussi une porte ouverte, sa petite sœur peut-être, qui figurait sur le logo choisi pour la retraite des catéchumènes de première année (8e scolaire) de ces mêmes paroisses au Louverain les 23 et 24 mars. Ouverte sur quoi? Sur *EREN 2003*? Sur la vie de l'Eglise? Sur le monde des adultes? Sur l'Evangile de Jésus-Christ? Ou, inversement, pour la soussignée et les six autres intervenants invités pour l'occasion, cette porte est-elle ouverte sur le vécu de ces adolescents que nous sommes appelés à rencontrer au cours de la journée? Première (heureuse) surprise: il ne s'agit pas d'*EREN 2003*! Mais d'autres surprises nous sont réservées. Chacun d'entre nous a été invité pour une raison bien précise: parler de sa vie de paroissienne engagée, de conseiller ou conseillère de paroisse, de visiteuse, de participant à l'éveil à la foi, parler de la Bible, de la mort. Et nous voilà d'emblée contrariés. Deux monitrices nous accueillent à l'entrée en nous indiquant que, vu l'attitude agressive et incontrôlable des jeunes la veille au soir, il a été décidé d'évoquer le thème de la violence pendant la journée, plutôt que les thèmes qui nous ont été proposés. Violents, ces jeunes à l'allure si sympathique? Voyons, ça doit être une blague! Mais s'il faut essayer de parler de violence, eh bien on essaiera.
C'est effectivement une blague. Nous, les intervenants, avons été mis à l'épreuve pour tester notre ouverture, notre faculté de nous adapter à une situation nouvelle. Heureusement que nous avons tous bien passé le test. Personne n'a protesté, personne n'a fait demi-tour. Mais nous sommes plutôt soulagés de pouvoir parler de ce que nous avons préparé. Par petits groupes de deux, plus un(e) moniteur/trice, les catéchumènes nous écoutent en silence. «*Des questions?*» «*Euh, oui: si le pasteur bat sa femme et veut prêcher sur la non-violence, comment doit réagir le conseil de paroisse?*», «*Si vous voyez quelqu'un en train de déchirer une bible, que faites-vous?*», «*Si vous rencontrez quelqu'un qui dit vouloir se suicider quand vous êtes justement en train d'aller rendre visite à une personne dépressive qui menace de se suicider, que faites-vous?*». Questions farfelues, naïves, déroutantes, assez éloignées de notre expérience de conseiller, de lecteur de la Bible ou de visiteuse. Nous répondons le mieux possible, nous nous attendions à autre chose. Mais là aussi, nous l'apprendrons plus tard, nous avons été mis à l'épreuve, testés sur notre ouverture en tant que chrétiens, en tant qu'êtres humains… Les jeunes nous ont plutôt bien notés: sur une échelle de 1 à 12, personne n'a reçu moins que 8. Il paraît qu'eux-mêmes, la veille au soir, ont aussi dû répondre à des questions allant dans le sens de l'ouverture, et qu'ils se sont notés bien plus sévèrement.
Alors, quel bilan faut-il tirer de cette journée? Les jeunes ont joué le jeu, les intervenants aussi. Les catéchumènes ont-ils saisi un petit peu de ce qu'est la vie de notre Eglise, ou se sont-ils plutôt concentrés sur les réponses à leurs questions-piège? Les intervenants ont-ils pu comprendre ce que vivent les jeunes – moniteurs et catéchumènes – dans le cadre de cette Eglise? Vous qui lisez ce compte-rendu, avez-vous l'impression que nous avons été manipulés, que les responsables et les moniteurs nous ont fait danser comme des marionnettes au bout de ficelles invisibles (nous avons même été filmés à notre insu, les catéchumènes aussi)? Si vous avez cette impression, je pense que vous avez tort. Nous avons juste été confrontés à une petite tranche de vie bien concentrée, avec ses surprises, ses déceptions et ses frustrations, mais aussi ses moments de convivialité, de joie, et de découverte de l'autre. La porte était ouverte. Il suffisait d'entrer.

Ann Robert ■

Entre-deux-lacs

Quelqu'un est passé parmi nous...

«*Il y a quelqu'un parmi vous que vous ne connaissez pas*» (évangile de Jean)
Grande silhouette légèrement voûtée, un homme debout comme un mât de voilier, profil aquilin, habitué à scruter la haute mer, il a traversé, jeune, la tempête de la guerre mondiale, engagé dans la marine...
Et puis... l'appel de Jésus a résonné dans son cœur assoiffé de paix. Il a tout quitté pour des études de philosophie, puis le professorat. Et puis... la rencontre de Philippe et de Raphaël, deux jeunes devenus handicapés à la suite de maladies graves, qui vivent misérablement dans un hôpital psychiatrique. Et puis... la petite voix intérieure qui murmure: «*Partage ta vie avec le faible, mets-toi à la table du pauvre.*»
Alors, cette maison sans confort, sans eau, sans chauffage où il se met à vivre avec Philippe et Raphaël... La première *Arche* est née. Et 37 ans plus tard, 120 communautés de vie, réunissant des personnes avec un handicap mental et des personnes saines, à travers le grand champ du monde, sont sorties de ce minuscule grain de moutarde.
Il est passé parmi nous, l'homme debout comme un mât de bateau, l'homme habillé de tendresse et de souffle du grand large... Son message est simple: «*Le pauvre, le handicapé est porteur d'un trésor méconnu. Ouvre-lui ton cœur et, en l'accueillant, tu seras béni... De quoi a-t-il besoin, de quoi as-tu besoin? D'être aimé et d'aimer, de compter pour quelqu'un, d'être entendu dans ses révoltes, ses «pourquoi?». D'une personne qui, sans donner de réponses, lui fait sentir qu'il est avec lui.*» Ses paroles étaient d'une simplicité, d'une limpidité dépouillée. Chaque mot était éprouvé au creuset de son vécu, chaque mot portait le chant de la Vie et nous trouvait au cœur de nous-mêmes. Quelqu'un est passé parmi nous, c'était le 27 mars, à la Cité universitaire: Jean Vanier. Il nous a ensemencés pour la vie.
La lettre de Taizé 2001 chante la même réalité: «*Pressens-tu un bonheur? Si nous savions qu'une vie heureuse est possible, même aux heures d'obscurité... Ce qui rend heureuse une existence, c'est d'avancer vers la simplicité: la simplicité de notre cœur, et celle de notre vie.*»

Thérèse Schwab ■

PS: Si vous avez envie de rencontrer des personnes qui vivent ce message, cherchez la Communauté *Foi et Lumière*. Renseignements chez Jean-Luc et Françoise Vouga, Longschamps 12, 2068 Hauterive.

Notre Eglise c'est aussi

Le CS pour la taxe Tobin

Argent et richesse existent, ce ne sont pas des valeurs mauvaises en elles-mêmes. Mais leur raison d'être véritable est de favoriser la relation entre les humains. Les réalités de l'économie sont «avant-dernières», selon l'expression du théologien Dietrich Bonhœffer. Reprenant ce principe, le Conseil synodal a récemment pris position en faveur de la taxe Tobin. Cette dernière vise à taxer les transactions sur les marchés des changes, freinant ainsi la spéculation et créant un mécanisme de redistribution des revenus du capital utile à un développement équitable. En percevant entre 1 et 5 pour mille du montant des transactions, on pourrait attribuer entre 100 et 280 milliards de dollars à la lutte contre la pauvreté. (com)

Sans phrases

Patrick Schlüter

Pasteur suffragant au Grand-Temple Planchettes-Bulles-Valanvron

Une colère récente
- L'attitude américaine envers le protocole de Kyoto. Sinon, mes colères sont rationnelles, je les règle en général avec les personnes concernées.

L'autre métier que vous auriez aimé exercer?
- Chercheur scientifique, en physique par exemple.

Le personnage avec qui vous passeriez volontiers une soirée?
- Le Mahatma Gandhi. J'admire son engagement à vouloir toujours lier la fin et les moyens.

Un projet fou que vous souhaitez réaliser?
- Voir mes amis plus souvent et approfondir toujours mes relations.

Ce que vous détestez par-dessus tout?
- Une certaine mauvaise foi.

Qu'est-ce qui est important?
- De toujours continuer à chercher le sens derrière l'ordinaire.

Qu'est-ce qui vous fait douter?
- Mon impuissance devant certains problèmes. En même temps, le doute fait avancer, car il pose de bonnes questions.

Votre recette «magique» quand tout va mal?
- Je n'ai pas vraiment de recette «magique», seulement quelques trucs: la marche en solitaire, faire retraite ou me faire plaisir!

Trois mots que vous voudriez dire à Dieu?
- Explique-moi...

Si vous étiez un péché?
- La gourmandise.

Votre principal trait féminin?
- Peut-être une certaine douceur...

Paradisiaque

L'ordinateur de demain ne draguera pas - quoique... -, ne fumera pas - c'est l'étape suivante... -, mais il... sentira! On n'a rien trouvé de mieux - mais ça a au moins le mérite de l'inattendu! - pour nous faire acheter la prochaine génération de «bécanes». D'ici quelques mois, grâce à elles, vous pourrez envoyer (et recevoir) des mails... parfumés. Si, si! Un petit boîtier intégré fera le mélange des fragrances spécialement ordonné par l'expéditeur. Et ce n'est pas tout: il paraît que le procédé sera également incorporé à nos téléviseurs et qu'il sera en vogue dans les salles de cinéma. On se réjouit! Vous imaginez: *Jeanne d'Arc*, *Les choses de l'amour*, ou même *La planète des singes* voire *Les 101 dalmatiens*, avec l'odeur!

Infernal

Encore un mythe qui s'écroule! Le secret hospitalier, en Suisse, n'était pas loin de valoir son mythique homologue bancaire. Les portes des salles d'opération se révèlaient presque aussi hermétiques que celles de nos renommés coffres-forts. Si ces dernières, on le sait désormais, servent de paravent à passablement d'argent noir, sale ou à tout le moins douteux, quel mystère pouvaient bien cacher celles du royaume des blouses blanches? L'Office fédéral des assurances sociales vient de lever une partie du voile, évaluant entre... 2000 et 3000 (!) le nombre de décès causés annuellement par des erreurs médicales évitables en milieu hospitalier. La route fait, dans le même temps, toujours en Suisse, quelque 600 morts. Soit, en gros, quatre fois moins! Moralité: mieux vaut être - riche, pourquoi pas, mais surtout - en bonne santé, quitte à rouler en voiture, que - pauvre, certes et - malade, tout en allant à pied. C'est statistiquement moins risqué!

Ah, ces floconneries…

A propos du «paradisiaque» de la VP de janvier 2001.

Merci à ce physicien «tête en l'air», Ken Libbrecht, qui a eu la bonne idée de «perdre son temps» à examiner les milliards de milliards de flocons de neige qui saupoudrent de lumière (enfin, certaines années!) collines et jardins d'hiver. Tous différents… Innombrablement différents… Un prisme unique, hexagonal, peut revêtir des milliards et des milliards de formes qui vont se confondre en une infinie blancheur. Une «performance» inouïe, incroyable, insaisissable. Et voici notre journaliste qui, évoquant la démarche du physicien-poète, parle de (flo)conneries…

Je suis certainement très naïve mais, pour moi, c'est sans doute la nouvelle la plus surprenante que La VP nous ait fait partager depuis longtemps!

«Tous égaux, tous différents», disait le slogan. Les flocons de neige n'ont pas attendu les aphorismes des hommes pour nous le prouver. Mieux, pour nous le suggérer. En silence.

«Le Royaume de Dieu est semblable à…» Mais je m'égare! Il n'y a guère de paraboles concernant la neige sur les rives du Jourdain. Quoique…

Marie-France Javet, Neuchâtel ■

Pas très juste…

En général, quand quelqu'un prend la plume pour écrire à un journal, c'est davantage pour faire part de critiques négatives! Et il est vrai que, dans ce sens, je ne ferai pas exception à la règle, même si je souhaite modérer la portée de ma critique, puisqu'elle ne porte pas sur le contenu rédactionnel du journal en question, mais sur l'aspect des informations venant des différents secteurs de l'Eglise.

Depuis des mois en effet, je constate que, dans la présentation des différentes aumôneries, on parle des aumôneries cantonales, comme les aumôneries dans les hôpitaux psychiatriques, aumônerie des sourds et malentendants, aumônerie des soins palliatifs, Margelle et cie, aumônerie de l'hôpital de La Chaux-de-Fonds. Chaque mois, on reprend les mêmes et on recommence. Je n'ai jamais ou ne me souviens pas d'avoir entendu parler et présenter l'aumônerie de la ville de Neuchâtel, ni celle de l'hôpital du Val-de-Ruz, et encore moins celle de la Béroche ou du Val-de-Travers. Et je me pose sérieusement la question de savoir quels sont les critères de sélection pour la présentation de ces aumôneries: est-ce la grandeur de l'établissement? La «grandeur» de l'aumônier ou aumônière? Est-ce le critère de la «cantonalisation» par opposition à la petitesse de certains lieux? (Il est vrai que nous vivons à l'ère de la globalisation, n'est-ce pas?).

Cependant, aucun de ces critères ne me semble correspondre à une ébauche de choix. Peut-être finalement ne s'agit-il que de la petitesse d'esprit de celui ou ceux qui ont à choisir les bons parmi les mauvais, ou les grands parmi les petits?

Je pourrais fort bien comprendre qu'on ne puisse pas présenter chacun à chaque fois, mais alors, que diable, organisez un tournus qui permette aux uns et aux autres de se dire, comme cela se fait si bien pour les paroisses. Et cela rétablira un semblant d'équité dans cette mouvance que se veut être EREN 2003!

A part cela, je dois reconnaître que j'aime votre façon de dire les choses comme vous les pensez, sans trop vous soucier de ces bons protestants neuchâtelois dont je fis partie, et que je ne renie pas. Continuez ainsi même si cela choque certains bien pensants, car comme disait Diderot, si ces pensées ne plaisent à personne, elles pourront n'être que mauvaises, mais je les tiendrai pour détestables si elles plaisent à tout le monde.

Christian Amez-Droz, Genève ■

Les mots pour le dire

Concerne: le courrier des lecteurs de La VP de février 2001

Je ne peux pas rester avec l'impression de malaise que me laissent les différents commentaires de certains lecteurs. Le message principal du Christ et de Dieu me semble être un message d'amour. Un message d'ouverture également... Je suis déçue de rencontrer tant de critiques et de fermetures et surtout, pas d'amour! Il est certain qu'on peut ne pas partager tous(tes) le même avis, mais il y a une manière autre que l'agressivité et le jugement à l'emporte-pièce pour le dire! Je vous remercie pour vos dossiers bien documentés et votre remise en question permanente!

Josiane Verdon, La Chaux-de-Fonds

Parlons-en

J'ai lu avec intérêt les articles parus dans La VP No 132 sur le sport. Les dérapages du système, c'est la réalité, et cela choque plus d'une personne, mais malheureusement le train est en marche et nul ne sait où il s'arrêtera. Mais il serait faux de tout mettre dans le même panier: il y a encore des sports propres que le fric n'a pas pourris. Ceux-là ne font pas la une des journaux. Il faut aussi dire qu'il n'y a pas que le sport qui a dérapé. On peut même se poser la question: en somme, qu'est-ce qui va bien? Et l'Eglise dans tout cela? Je pense qu'il serait bon d'en débattre une fois afin de sortir de l'ornière dans laquelle elle s'est fourrée. La situation présente n'est pas venue toute seule: il n'y a pas que les finances qui ont fondu comme neige au soleil, la participation aux cultes aussi, et tristement la foi de même. Car on ne peut pas dire aujourd'hui que l'on vit dans un monde chrétien. La Bible n'a plus la cote, et par-là, la porte est grande ouverte aux sectes et autres gourous. Et pourtant, on baptise et se marie encore à l'église; on y va pour les deuils. Ça fait toujours bien. Il serait temps de réfléchir avant que nos églises soient remplacées par des minarets.

Fredy Simon, Môtiers

Farel et les Talibans

Ainsi, Monsieur Guy de Chambrier, que je connais et que j'estime, propose que l'on fasse descendre la statue de Farel dans une cour obscure, parce que, comme les Talibans, il a été iconoclaste, foulant à ses pieds une statue de Saint-Pierre, statue qui fait penser à celle dont les fidèles baisent le pied dans la Basilique qui porte son nom, à Rome. Il pourrait aussi proposer que l'on badigeonne de plâtre l'inscription gravée à l'intérieur de la Collégiale, inscription qui rappelle que l'idolâtrie a été ôtée de céans par les bourgeois. C'est vrai que nous autres protestants avons été iconoclastes, renversant et détruisant des statues devant lesquelles on se prosternait et étant en cela fidèles à l'un des Dix Commandements. Nous avons évolué depuis et considérons que les Talibans ont tort, d'autant plus que, dans leur pays, personne ne se prosternait plus devant les statues de Bouddha.

Mais laissons quand même Farel en place! S'il foule aux pieds une statue de Saint-Pierre avec ses clés, c'est peut-être aussi pour rappeler, dans un de ses fameux accès de colère, que l'Eglise de Rome n'est pas la seule à ouvrir les portes du Royaume des Cieux.

Jacques Du Pasquier, Auvernier

Farel aux oubliettes?

Il semble que l'esprit humain oscille sans cesse entre oubli et excès de mémoire. Dans le cas de Guy de Chambrier, il faut croire qu'il s'agit d'un souci d'oubli conscient: éloigner de la vue le monument Farel et tout ce qu'il représente au plus vite! Bien sûr, les reproches tomberont, cinglants et lapidaires: «Voilà l'arrière-garde des conservateurs poussiéreux et tatillons, la cohorte des néofarelliens revanchards et des sectateurs inamovibles des briseurs d'images!» Mais en attendant la question reste ouverte et c'est le mérite de l'écrivain neuchâtelois que de l'avoir posée: l'œcuménisme vaut-il la peine que l'on se débarrasse du Farel de la collégiale et légitime-t-il réellement que l'on efface ainsi une trace de notre passé et par là, un peu plus de ce passé lui-même? Certes, éloigner la statue du Réformateur de l'esplanade ce n'est pas éloigner Guillaume Farel de nos esprits ni même des consciences de l'EREN; mais tout de même, la proposition de Guy de Chambrier invite à poser une question: est-ce que son auteur désire réellement faire avancer l'œcuménisme ou bien est-ce qu'au fond cette statue le trouble parce qu'elle est l'œuvre de sa confession et de ses ancêtres ecclésiaux? Autrement dit, est-ce que Guy de Chambrier ne serait pas en train de sombrer dans une facilité historiographique qui consiste à gommer tranquillement les aspérités d'un passé trop dérangeant?

Entendons-nous bien: il ne s'agit pas ici de nier l'importance de l'œcuménisme aujourd'hui; au contraire, c'est peut-être en son nom même qu'il convient de réagir: certes, la statue de Farel devant la collégiale nous renvoie à une page sombre de notre histoire, celle du Kulturkampf. Mais cette époque de notre passé réformé, nous avons à l'assumer, au même titre que toutes les autres, au même titre que l'iconoclasme, le sac des églises ou le bûcher de Servet! En soi, l'attitude de Guy de Chambrier consiste en une pratique courante aujourd'hui, à côté des excès de mémoire, comme je le disais tout à l'heure: celle d'un renvoi pur et simple de l'histoire dans l'arrière-cour de la pensée, un peu comme il se proposait justement de le faire avec le monument du Réformateur.

Mais en fin de compte est-ce que laisser Farel devant le porche de la collégiale, c'est mettre le mouvement œcuménique en danger? Tout au contraire, c'est l'aborder avec confiance et lucidité, en assumant le passé de nos Eglises respectives. C'est pourquoi, il convient effectivement de s'interroger sur l'avenir de la statue de Farel dans le cadre d'une prochaine rénovation de la collégiale: pourquoi ne pas lui conserver sa place, mais en l'accompagnant d'une plaque explicative renvoyant à la situation dans laquelle elle fut réalisée, ce qui serait au fond le meilleur signe de notre maturité œcuménique et historique? Car c'est sans doute en assumant le passé, en le commentant et en le comprenant, que nous serons le mieux à même d'avancer vers l'unité. La voie de l'oubli semble bien plus tortueuse: comme le rappelle le philosophe Platon, elle est celle qui mène à l'ignorance et, à travers elle, justement, à la violence.

Pierre-Olivier Léchot, Peseux

Alicia partira-t-elle?

Alicia se frotte les yeux. Elle a passé une bonne partie de la nuit devant son écran, les yeux rivés sur des intersections de lignes, des cotes, des chiffres à virgule. Maintenant, tout est fait: son épure est livrée, elle s'affichera demain sur l'écran de l'équipe à Antananarivo, Madagascar.

Alicia est architecte. Elle pourrait se contenter de construire des maisons ici et tenter sa chance à quelques concours pour de grands projets. Mais elle ne sait pas vraiment pourquoi elle a choisi de faire des heures supplémentaires avec une équipe de collègues malgaches, pourquoi elle a accepté sans trop réfléchir de donner un coup de pouce pour un chantier qu'elle ne verra peut-être jamais, si ce n'est par l'entremise de la caméra qui lui transmet des images sur son ordinateur. Tout cela est si loin des réalités de sa vie. Et là-bas, tout semble si difficile, quand l'argent est rare et les ressources si étrangement distribuées.

Fatiguée, Alicia se demande si elle a eu raison. A quoi bon réhabiliter ce bâtiment scolaire après les tornades, à quoi bon signer un sursis pour ces vieux murs qui ne résisteront peut-être pas au prochain assaut des vents?

Alicia s'est acharnée à traquer la moindre fissure, a redonner de l'élasticité aux toitures. Sur place, les responsables de la petite association locale ont fini par dénicher le bois et les câbles qui assureraient ce vieux collège. Pour combien de temps ?

Il y a leurs yeux, il y a leurs sourires. Alicia ne peut oublier ces visages d'enfants, ces écoliers sans école après le cyclone. Elle revoit ces petites rues décapitées, ces grappes de gosses qui attendent. Leurs visages. C'est pour eux qu'elle a accepté de donner un peu de ses compétences à distance.

***

L'heure avance, Alicia rêve. Des échos de débats remontent, elle écoute ces voix qui argumentent, des phrases qu'on a prononcées avec véhémence, lors de «workshops»: Faut-il continuer à coopérer?? Faut-il encore envoyer des volontaires dans les pays dits émergents?? Comment assurer la promotion participative du développement?? Mondialiser la solidarité? Expertiser les dégâts du libéralisme au Sud? Sensibiliser les politiques? Enrayer les phénomènes d'exclusion?

Dans le rêve d'Alicia, les débats tournent en rond, souvenirs d'heures douloureuses, passées à revisiter des concepts, à traverser des controverses qui toutes finissent par laisser un goût d'amertume. Alicia sait aujourd'hui qu'elle a cherché une trace de justice et qu'elle s'est heurtée à de vieilles idées, recyclées par des militants décalés des réalités. Intuitivement, dans son rêve, Alicia a l'impression de regarder avec une lucidité extraordinaire les années qui l'ont menée de comités en commissions, d'associations en groupes de pression. Elle a surtout rencontré les idées des autres en oubliant de s'arrêter un instant sur ses propres motivations.

«*Qu'est-ce que je veux, au juste?*»: la question reste toujours en suspens. Alicia le sait bien. Pourtant sa réponse, elle pourrait la donner, mais elle n'intéresse personne à l'heure où toute entreprise, même personnelle, doit rimer avec efficacité, rapidité et marketing. «*Pas de place pour le romantisme*», s'entend-elle répliquer. C'est vrai, la reprise économique a accentué les réponses à court terme, même celles apportées aux problèmes du tiers-monde. Le sensationnel a pris le dessus, installant la confusion entre aide humanitaire et coopération au développement. L'urgence seule fait

recette, assurant le monopole de quelques grandes agences humanitaires. Alicia se défend: non, son rêve ne finira pas comme un dossier parmi d'autres dossiers! Elle voudrait partir, oui, malgré le fait que tous les indicateurs sont au rouge: l'envoi de personnes dans le Sud se justifie de moins en moins, lui a-t-on seriné sur tous les tons, on donne la préférence a d'autres formes de coopération, moins risquées, moins porteuses de décalage entre les motivations des volontaires et les attentes du Sud. Le Sud?? Mais ce sont d'abord des destins, des visages à aimer, des moments à partager, brièvement, sous un même ciel! Alicia bute à chaque fois sur cette certitude: le Sud, mais c'est d'abord un vis-à-vis, un regard à découvrir. Qui lui donnera une histoire, si ce n'est moi?

Photos: E. Roy

✶✶✶

Le matin va poindre. Alicia dort, la tête posée sur ses bras croisés. Les vagues d'amertume ont disparu, comme s'estompent les rêves, irritants ou angoissants. C'est l'instant magique ou l'esprit, libéré du ressassement des échecs, s'allège. Alicia sourit, elle se voit marcher dans une rue qu'elle connaît, celle d'un village malgache. Leurs yeux, elle les voit briller. Les enfants sont autour d'elle, ils la dévisagent. Dans cet échange de regards, Alicia se sent pleinement en accord avec ce qu'elle éprouve. Elle n'a qu'une envie: serrer ces plus petits dans ses bras, échanger, le plus simplement du monde, ce geste de fraternité qui n'a pas besoin de se traduire. Celui de la tendresse partagée sur la planète terre.

Alicia le sait maintenant: elle inscrira une parenthèse dans son parcours, elle fera un détour qui fait sens. Elle ira. Elle partira. Pour être en accord avec elle-même, pour être en paix avec la vie, pour partager l'essentiel avec les enfants de là-bas. Ces enfants malgaches entrevus en rêve. Ces enfants-là justement, faiseurs d'avenir.

Corinne Mœsching ■

Consultation œcuménique

Des MIRAGES dans le miroir

Ni un scrutin ni un sondage, pas même une enquête, mais une consultation... Voilà ce qu'aura été la collecte de points de vue lancée voici trois ans par la Conférence des évêques suisses (CES) et la Fédération des Eglises protestantes de la Suisse (FEPS). Le miel de cette *Consultation œcuménique sur l'avenir économique et social de la Suisse* se butine aujourd'hui sur CD-rom et dans les 157 pages d'un «Rapport d'évaluation des réponses». La méthode n'a pas été très rigoureuse et la question «*Quel avenir voulons-nous?*» reste donc suspendue dans le vague. Retour de survol.

Miroir, mon beau miroir... En l'occurrence, chercher dans celui-ci une image vraie de ce qu'espèrent les Suisses est bien illusoire. Le miroir est déformant parce qu'insuffisamment formé au départ. Il y subsiste des pans entiers de zones non-réfléchissantes. Au lieu d'un vrai sondage fondé sur un échantillon sociologiquement construit, les consulteurs ont choisi la démarche aléatoire consistant à attendre que les gens veuillent bien répondre à la «base de discussion» qu'ils avaient diffusée.

C'est assurément heureux quant à la mise en route d'une réflexion communautaire. Mais l'évaluation des réponses s'en trouve irrémédiablement fragilisée. Sur un peu plus de mille, plus de 600 provenaient de groupes. Aussi le nombre de participants à la consultation a-t-il dû plafonner à une, voire deux, éventuellement trois dizaines de milliers. Sur 7 millions d'habitants... Et l'on a tôt fait, en lisant le rapport, de s'apercevoir que les réponses viennent en majorité d'un périmètre gauche/ écologistes/ tiers-mondistes.

Pas représentatif

Les consulteurs admettent (page 9) que les réponses ne sont représentatives ni pour les personnes vivant en Suisse ni pour les chrétiens du pays. Pourtant, page 107, ils dérapent en écrivant que les transformations du monde du travail, la pression croissante sur le lieu de travail et, de manière générale, la détérioration des conditions de travail et le chômage: tels sont, pour les habitants de ce pays, les thèmes centraux. «Les habitants de ce pays», rien que ça!

L'opération n'a été lancée qu'en 1998, mais plus d'une fois on se dit que les réponses sonnent déjà un peu «vieux». C'est que, depuis, la donne économique a changé. Même en Suisse, la vie peut aller plus vite que les consultations.

Jalonnée de vœux pieux, de lieux communs, de portes ouvertes allègrement enfoncées, une «vue d'ensemble» des réponses est proposée dans le rapport. On y voit que les inquiétudes des répondants quant aux changements à venir portent sur les impacts économiques, l'égoïsme ambiant, la pression du rendement, la mise en concurrence, les problèmes environnementaux, la mondialisation, les fusions, la société à deux vitesses, la violence, la xénophobie, une défiance envers la classe politique, une notion du service public qui s'effrite. Mais il y aussi des marques de confiance: le balancier reviendra, les opprimés se défendront, les femmes amèneront de nouvelles valeurs, la jeunesse fera face, la providence divine interviendra, l'économie se fera sociale, humaine, écologique, l'intégration européenne apportera la sécurité sociale, les médias exerceront des pressions bénéfiques.

Deux tendances prévalent pour ce qui est de surmonter les difficultés. L'une préconise un changement de mentalité: partage du travail, etc. L'autre cherche dans la politique, et non dans les stratégies individuelles, la force de régulation.

Et c'est en brassant les truismes à longueur de pages qu'on voit scintiller par place les pépites de quelques idées plus aiguës ou novatrices. Par exemple

cette forme d'entraide mutuelle que sont les réseaux locaux de troc-temps, de troc-action.

Huit sortes de missions de l'Eglise

Les Eglises sont bien sûr présentes dans les réponses. On leur demande de prendre au sérieux leur mission prophétique, d'instaurer le dialogue entre le message de l'Ecriture et les affaires du monde. Intelligemment, la synthèse que leur consacre le rapport dégage huit types de conceptions de la mission de l'Eglise: 1) Se concentrer sur sa mission religieuse. 2) Assumer sa mission religieuse et fournir ainsi sa contribution à la société. 3) Vivre l'engagement social comme conséquence de la pratique religieuse. 4) Contribuer au débat social. 5) S'engager pour les valeurs fondamentales. 6) Inciter à l'engagement social. 7) Agir sur le terrain politique. 8) Offrir des prestations sociales.

Et puis, soyons juste: la consultation elle-même a déjà généré plus que des discussions. Des groupes se sont formés pour agir, pour promouvoir des «conseils de l'avenir», de l'économie communautaire, des «agendas 21» en matière d'écologie locale... Le simple fait de réfléchir à l'avenir de son pays est en soi formateur. Qu'on l'ait fait au moment de passer d'un millénaire à l'autre avait aussi du sens.

Dans la perspective du Jeûne fédéral de septembre prochain, la FEPS et la CES vont se baser sur l'opération pour rédiger un «Message». Mais compte tenu du fait que cette consultation ne leur donnera pas une image juste de l'opinion en Suisse, gageons que leur message serait au moins aussi bon si elles le fondaient sur leur propre analyse, nourrie à la lecture attentive de la *NZZ*, de la *Weltwoche*, de *L'Hebdo*, du *Temps* - et bien sûr de *La Vie protestante*.

Michel Vuillomenet ■

Photos: P. Bohrer

Les Eglises «entourent» Expo 02

Même si tout ne va pas pour elle «comme sur des rails», que les «trous d'air» financiers succèdent aux balbutiements, EXPO 02 approche. Les Eglises, on le sait, sont partie prenante de la manifestation. Elles comptent sur le concours des fidèles pour forger un succès. Explications.

Pour l'heure, c'est le chantier qui prévaut

Nous étions huit, «envoyés» des Eglises de la COTEC (Communauté œcuménique des Eglises chrétiennes du Canton de Neuchâtel). Huit autour d'une table pour nous soucier d'une présence agréable des Eglises durant les cinq mois de cette Expo nationale tant controversée. Les idées ne manquent pas. Sur les quatre arteplages de l'Expo, les Eglises cantonales ont prévu des équipes, pour être là, là où les gens auront besoin d'informations, ou d'un sourire!... Quand ils auront soif ou faim, qu'ils chercheront à reposer leurs pieds. On peut imaginer que certains d'entre eux s'interrogeront sur la culture et l'histoire de notre coin de pays, qu'ils se promèneront dans la rue et s'arrêteront avec curiosité pour voir un spectacle sur le parvis d'une église. Ils y entreront car les portes seront ouvertes et qu'un «ange gardien» les invitera... Si nous recevions l'Expo 02 comme une chance plutôt que comme un fardeau? Un quotidien de la région lançait récemment: «*...et si nous en faisions ce qu'elle devrait être: à la fois une grande fête et l'occasion privilégiée de réfléchir à l'avenir de la Suisse et du monde.*» Nous avons reçu une vocation en tant que chrétiens, qui est une richesse: nous sommes *le sel de la terre* et *la lumière du monde.* Voilà une raison de rendre les abords de l'arteplage de Neuchâtel savoureux comme le sel dans une bonne tresse du dimanche et chaleureux comme un regard de tendresse. La rencontre accueillante n'est-elle pas le cœur de notre mission dans ce monde, le début de toute communauté, une chance de rendre la vie plus belle? A huit, nous avons créé un catalogue d'activités très coloré. Selon les expériences faites dernièrement à Hanovre, il est important de créer une atmosphère, d'être là en simplicité, de nous mettre à la place du visiteur, pour lui raconter un bout d'histoire de chez nous et lui offrir des images. Et nous voilà, les Eglises du canton, réunies pour offrir des lieux d'accueil permanent. Pour transformer nos salles de réunion en hébergement pour des gens dotés d'un petit budget. Peut-être avons-nous à la maison une chambre à sous-louer: découvrirons-nous le plaisir de préparer un repas «à la romande» à un voyageur appenzellois? Des engagements divers peuvent être pris. Il s'agira d'ouvrir deux ou trois églises, de leur donner une mission: l'Eglise rouge ferait un beau lieu de silence et de prière, le Temple du Bas se prêterait bien à un accueil-café et à des animations, la Collégiale est un lieu historique. Et pourquoi ne pas transformer l'église méthodiste, aux Beaux-Arts, en centre d'information?

Les Eglises peuvent donner bien plus encore qu'un bon accueil. N'y aurait-il pas des vocations pour jouer un «mystère» sur un parvis? Donner un concert de jazz dans la rue, ou de harpe à la lumière de bougies? Monter une expo avec des catéchumènes? Organiser un culte historique (costumé?) à la Collégiale? Faire une soirée de cuisine biblique? Célébrer la Parole de Dieu un dimanche sur un bateau...

Farfelu? Non! Inventer et créer, c'est goûter aux belles choses de la vie, avoir du plaisir et en donner. Il est parfois bon de sortir des habitudes pour s'engager dans des nouveautés. A Hanovre, les communautés chrétiennes ont découvert en elles un feu qui les a stimulées à œuvrer davantage ensemble, à se visiter, à renforcer leurs liens. A nous d'en faire autant!

Elisabeth Reichen-Amsler ■

On compte sur vous

Saisissez la chance de laisser libre cours à votre imagination et à votre créativité. Chaque idée ou suggestion sera la bienvenue. Contactez Elisabeth Reichen-Amsler au 857 16 66. Animatrice et responsable des projets *Eglises autour d'Expo 02*, elle visitera dès juin les paroisses de la ville de Neuchâtel et les conseils régionaux du canton pour élaborer un plan d'action.

Le pardon bénéficie toujours au moins à celui qui l'offre

Cet ouvrage à remettre constamment sur le métier...

Nous avons tous, plus ou moins enfouies, des blessures à l'âme que d'autres nous ont infligées, tantôt sans le vouloir, tantôt consciemment. Des blessures qui nous conditionnent, nous pèsent, que nous portons en les alourdissant parfois d'un désir - d'un besoin - de les faire payer, d'une manière ou d'une autre, à leur(s) auteur(s). La haine, la rancœur, voire l'indifférence forcée sont autant d'énergies négatives, qui peuvent nous empêcher d'avancer. A l'inverse, le pardon, quand il nous est possible de l'octroyer, constitue une grâce qui allège. Solveig Perret-Almelid et Denis Perret sont tous deux consultants au Centre de l'écoute baptisé *La Margelle*, sis à Neuchâtel. Les bienfaits du pardon, ils connaissent.

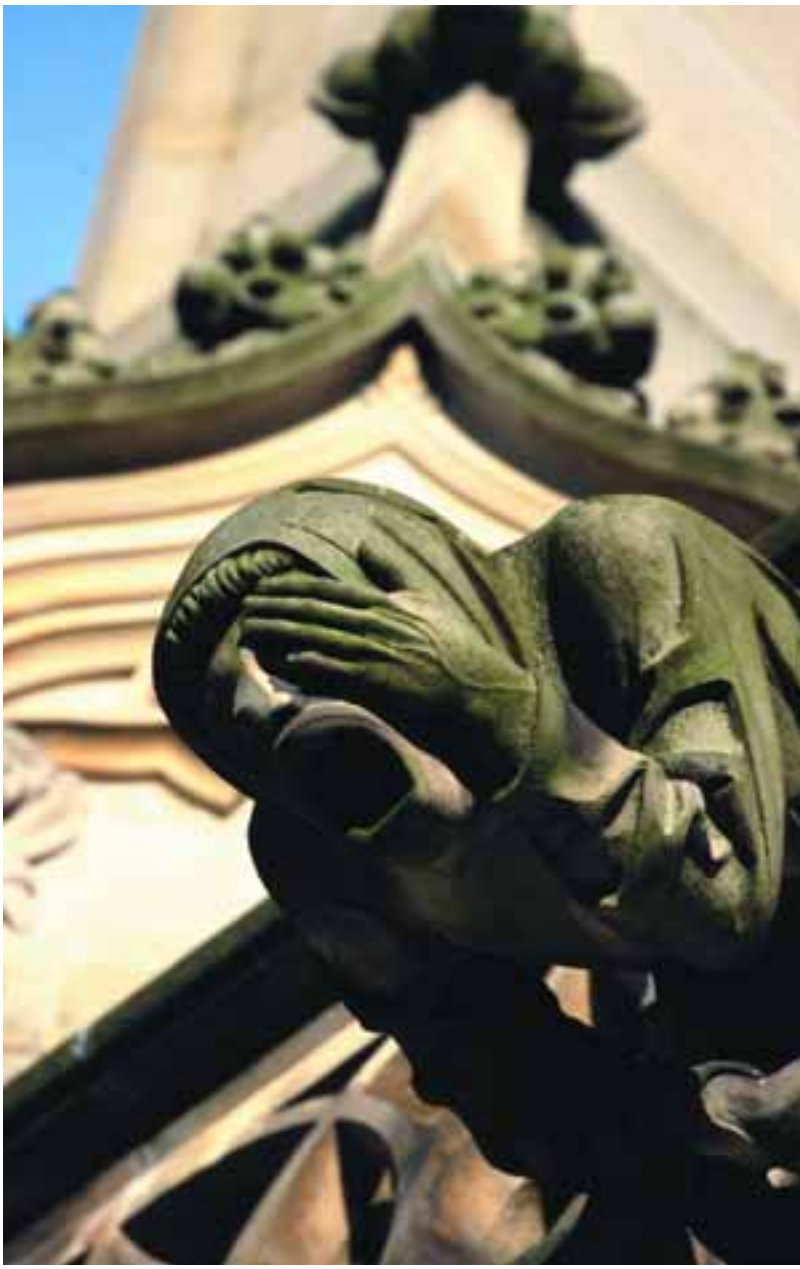
L'autre jour, mon fils m'a appelée afin que je regarde une émission de télévision avec lui. On y voyait une famille nombreuse dans des situations de vie quotidienne diverses. Ce qui m'a surtout interpellée, c'était l'exigence de la mère que ses enfants se pardonnent mutuellement. Cela m'a ramenée aux mêmes pressions vécues dans mon enfance, ainsi qu'aux exigences non réfléchies que j'ai eues, à mon tour, il y a quelques années envers mes enfants: «*Pardonnez-vous et faites la paix!*» C'est le même mouvement ancestral que j'entends souvent concernant des tensions dans l'Eglise: il faut se pardonner tout de suite et les conflits ne devraient pas avoir lieu. Si on ne se pardonne pas mutuellement, comment peut-on s'appeler chrétiens? (Cette dernière remarque est en général adressée aux autres et non appliquée par soi-même.)

En cherchant le sens premier du mot pardon, en français, j'ai vu qu'il vient du latin: *per donare*. Cela veut dire faire un don à travers, au moyen de. Pardonner une blessure subie est ainsi faire un don à travers ladite blessure, au moyen d'elle. Le pardon est donc un processus de transformation: faire de ce qui fait mal une occasion de donner quelque chose de bon. Cela implique du temps; pardonner ne va pas de soi et ne peut jamais être quelque chose de superficiel. Et bien sûr, je ne peux jamais exiger de quiconque qu'il ou elle fasse ce chemin qui coûte et qui remet en jeu la douleur de la blessure reçue.

Un chemin vers l'inconnu

Il y a une très grande différence entre le fait de spontanément vouloir plaire à l'autre après avoir subi un affront, et le fait de l'aimer profondément malgré ce qui est arrivé. La dernière attitude n'est possible qu'après une longue expérience du pardon – ou d'un vécu particulièrement heureux et serein qui permet à la personne d'apprendre à aimer tout être humain et de l'accueillir avec bienveillance comme que comme, - mais cela est plutôt rare.

Quand je pense au pardon, je ne peux m'empêcher de penser à cette citation de Maître Eckhart: «*Trois choses sont nécessaires pour ceux qui désirent se préparer à recevoir la grâce divine: l'humilité de l'esprit, la fermeté du cœur et la capacité de donner plus loin quoi qu'on aie reçu*» (Sermon 30,



Photos: P. Bohrer

Passion for Creation de Matthew Fox, Inner Traditions, Rochester, Vermont, 2000). Je trouve ces paroles aussi pertinentes aujourd'hui qu'au temps de Maître Eckhart, il y a 650 ans. Me préparer à recevoir le pardon de Dieu, qui pour moi est l'expression de la grâce de Dieu par excellence, nécessite l'humilité de l'esprit. Je renonce à savoir et à connaître le fond des choses avant de me laisser toucher par Dieu. J'accepte que je ne sais pas où je vais dans la démarche du pardon et je fais confiance au fait que Dieu aime me faire des surprises pleines de tendresse et d'humour. C'est mon besoin de contrôler, de savoir exactement ce qui va se passer, qui m'empêche de percevoir ceux qui m'entourent comme les êtres humains qu'ils sont. Je les transforme en monstres, je fais d'eux des êtres hideux dans mon imaginaire parce qu'ils ne correspondent pas à mes attentes.

Sans la fermeté du cœur, sans le courage, je ne vais pas faire le chemin du pardon, car il s'agit d'un parcours redoutable où j'ai à revisiter ma réalité, pas comme je voudrais qu'elle soit, mais telle qu'elle est et telle qu'elle a été. Sans le courage, je vais naturellement être incitée à tricher avec la réalité, à diminuer le poids de mes actions ratées; je ne vais dès lors pas être en mesure d'être vraie et proche de l'autre, surtout si ce dernier trouve que j'ai été trop blessante avec lui (ou elle).

Et la capacité de donner plus loin quoi que j'aie reçu, c'est la base même du partage chrétien. Rien de ce que j'ai reçu, je ne l'ai trouvé par moi-même. Il y a toujours eu quelqu'un avant moi qui a donné et pensé, - que ce soit Dieu ou autrui. Tout ce que j'ai reçu, je l'ai en prêt afin de le donner aux autres, afin que le monde devienne un meilleur endroit à vivre où nous nous transmettons l'amour et toute bonne chose comme des vases communicants.

Mettre en mots

Plusieurs théologiens et psychologues ont ces dernières années écrit et parlé du pardon de manière très approfondie. Quand je pense aux travaux de Lytta Basset, Clarissa Pinkola Estés, Georges Kohlrieser, Jean Monbourquette et d'autres, ce qui me frappe, c'est que chacun(e) souligne la nécessité de parcourir certaines étapes lors du pardon. Ils n'ont pas la même démarche, pas les mêmes mots, ni les mêmes sources de référence, mais tous sont d'accord sur le fait que c'est pour bien vivre nous-mêmes que nous pardonnons. Et tous soulignent l'importance de nommer la perte, de reconnaître l'étendue de la blessure et de laisser du temps au pardon. Ce qui est bouleversant avec la démarche du pardon, c'est que cette grâce par excellence touche en premier lieu la personne qui pardonne. Contrairement aux craintes de donner carte blanche à nos offenseurs par le pardon,

nous sommes les premiers à être touchés et à vivre une transformation profonde. A ce moment-là, l'ancienne exigence que l'autre change devient moins lancinante. Je me découvre humaine et vulnérable en face d'un autre être humain qui vit aussi sa fragilité et sa faiblesse. Il n'est plus un monstre hideux, mais quelqu'un qui, comme moi, chemine tant bien que mal avec son humanité. Cette reconnaissance n'enlève rien au fait de tenir certains actes pour inadmissibles et d'exiger que l'autre arrête de nous blesser. Le fait de découvrir son humanité et ma ressemblance avec lui ne donne jamais une justification au mal commis. Mais cela m'ancre dans une réalité qui est plus complexe que bonne ou mauvaise, dans un monde où je suis habitée par les mêmes tensions que celles que l'autre exprime par ses actes à mon égard. Je reconnais par là que j'ai également des attitudes qui me font accomplir des actes offensants à l'égard des autres, et je peux ainsi mieux entendre leur colère à mon endroit. Justifiée, autant que ma colère l'est face à l'autre.

Jamais au bout

Par le cheminement du pardon, nous rencontrons et éprouvons la profondeur de nos sentiments: les peurs, les tristesses et les colères suscitées par le mal subi. C'est grâce à ce parcours que nous saurons mieux poser nos limites et vivre autrement les conflits à venir. Mais la démarche du pardon reste toujours à refaire, et la douleur éprouvée peut toujours être aussi intense que la première fois. Nous aimerions parfois que le fait d'avoir été écorchés une fois dans cette démarche nous protège à jamais de la souffrance.

Solveig Perret-Almelid ■

Suite en page 47

Une difficulté et une libération

Qu'est-ce qui pousse les gens à se rendre dans un lieu d'écoute comme *La Margelle*? Chacun a sa raison, sa souffrance, son histoire particulière; chaque personne est unique et il faut se méfier des généralités. Pourtant, une question revient souvent: comment pardonner, à son conjoint, à ses parents, ses enfants, à son chef, son voisin, son ami(e)? Comment se pardonner à soi-même quand on dit: «*Je suis impardonnable!*». Comment pardonner à Dieu quand nous nous sentons abandonnés?

Dans toute relation, naissent des conflits, des frustrations, des injustices qui suscitent de la colère. Cette dernière est un sentiment normal, souvent justifié, qui pousse une personne à s'affirmer, à se défendre, à faire usage de son agressivité pour vivre. Quand la colère ne peut pas être exprimée, entendue, dépassée et apaisée, elle ronge l'âme, elle devient un poison qui tue la paix intérieure, un ressentiment qui assombrit la vie. La colère peut s'installer, faire son nid au creux de nous-mêmes, alors le malaise subsiste, même si on n'a plus conscience de son origine ou si on ne veut plus en entendre parler. Pardonner, c'est lâcher la colère, et pour la lâcher, il faut d'abord la reconnaître.

La colère lie celui qu'elle vise et elle nous lie avec lui. Lâcher la colère, c'est se libérer de ce lien qui fait souffrir, et du même coup, laisser l'autre libre d'aller son chemin. Lâcher la colère, pardonner, ce n'est pas nier ce qui s'est passé, ce n'est pas oublier l'offense, ce n'est pas justifier le mal, ce n'est pas faire un cadeau à celui qui ne le mérite pas, mais c'est sortir d'une situation bloquée pour retrouver la paix, pour prendre un nouveau chemin. Le premier bénéficiaire du pardon, c'est celui qui le donne!

Ouvrir...

Jésus dit: «*Pardonnez 77 fois 7 fois*». Il n'appelle pas alors à un grand effort de renoncement, mais à une grande libération. Bien sûr, lorsque le pardon est réciproque et qu'une réconciliation a lieu, c'est grand, c'est de l'ordre du Royaume de Dieu, mais il arrive souvent que le dialogue ne soit pas possible parce que la personne concernée le refuse, nie ses torts, fait peur ou qu'elle est décédée; alors, faute de pouvoir se réconcilier, on tire un trait et on garde le ressentiment au fond de soi. Attendre que la souffrance ou l'injustice soient reconnues par l'offenseur, c'est se bloquer dans sa colère. Jésus nous appelle à un pardon inconditionnel, parce que le pardon nous libère.

Photo: P. Bohrer

La Margelle facilite ce chemin de libération parce qu'elle écoute et reconnaît ce qui a fait mal, puis, elle propose un geste et une prière qui accompagnent la démarche intérieure par laquelle une personne blessée lâche sa colère et s'ouvre à un pardon unilatéral.

Le péché, ce n'est pas la colère, mais c'est garder la colère, s'y accrocher. C'est pourquoi l'apôtre Paul dit: «*Etes-vous en colère? Ne péchez pas, que le soleil ne se couche pas sur votre ressentiment*» (Eph. 4, 26).

Denis Perret ■

Heidi martyre du cinéma suisse

Même s'il aura peut-être disparu de nos écrans à l'heure où vous lirez ces lignes, il importe de revenir sur ce troisième avatar des aventures cinématographiques de notre héroïne nationale.

Invoquant pêle-mêle les mannes de Zwingli, Rousseau et la Comtesse de Ségur, l'historiette de la Zurichoise Johanna Spyri (publiée en 1880) reste toujours le bouquin suisse le plus lu au monde (traduit en 37 langues et édité à plus de vingt millions d'exemplaires). C'est sans doute à ce titre qu'il exerce sur certains producteurs du cinéma suisse une attraction irrésistible! À l'aube du troisième millénaire, notre petite industrie audiovisuelle peine à exhiber une quelconque excellence commerciale. Mise sous pression par les politiques qui décident de son sort (et de ses subventions), elle doit absolument montrer qu'elle est à même de produire du succès et, partant, de la rentabilité - au diable le cinéma d'auteur!

Désespérément lisse

De ce point de vue, Heidi est un peu notre Jeanne d'Arc à nous, tant elle semble incarner «l'ultime recours» (voir notre encadré). Forte d'un budget de six millions de francs suisses, la productrice zurichoise Ruth Waldburger a chargé de cette sainte mission le cinéaste bernois Markus Imboden… Avec un soupçon d'ironie, l'auteur de *«Komiker»* aurait peut-être pu s'en tirer. Hélas pour lui, il a fait mine de croire aux vertus identitaires (et miraculeusement conservées) de la bluette plus que centenaire de Spyri, en lui faisant subir un lifting qui, comme tout lifting, tient plutôt de l'imposture. Ce qui frappe le plus dans sa «modernisation», c'est la manière dont a été évacué le peu de méchanceté, de cruauté, de souffrance, qu'avait laissé échapper la romancière - exit la paralysie de Clara, le sadisme de «Fraulein Rottenmeier» (dont le personnage a été proprement escamoté)! On en vient à regretter les cinquante-deux épisodes de la série d'animation japonaise (produit en 1974 par la Zuiyo) qui dotait quand même notre Heidi d'une fonction un peu libératrice, porteuse qu'elle était de réelles revendications d'ados.

Vincent Adatte ■

Heidi ultime recours!

Symptomatique! Les transpositions «grand écran» des aventures de l'héroïne chère à Johanna Spyri ont toujours été lourdes de symboles pour l'industrie cinématographique suisse. En 1952, c'est le film de la dernière chance pour la firme *Praesens* alors au bord de la faillite et qui confie à l'Italien Comencini le soin de mener à bien ce «sauvetage». L'auteur du sublime «*Les aventures de Pinocchio*» tire son épingle du jeu tant sur le plan de la qualité que du succès - avec près de 300 copies diffusées dans 4300 salles obscures, «*Heidi*» est même l'un des grands succès de l'époque aux Etats-Unis! Deux ans après, la *Praesens,* sauvée des eaux, veut capitaliser cette bonne fortune en proposant une suite qu'elle espère encore plus lucrative. Premier long-métrage suisse en couleur, «*Heidi et Pierre*» est réalisé par Franz Schnyder qui n'en gardera pas un souvenir impérissable: «*J'ai simplement fait ce film par cupidité! Mais j'ai souffert du premier au dernier jour de tournage, car c'est une merde.*» Presque cinquante ans plus tard, le cinéma suisse ne semble pas avoir d'autres ressources que de rappeler la petite montagnarde à la rescousse pour se prouver qu'il peut être encore une valeur marchande… Pauvre de lui!

V. A.

CHASSEUR DE CANULARS ET TIR AUX PIGEONS

Si vous êtes branchés sur le Net, vous n'y avez sans doute pas échappé. Moins grave que des virus, les canulars (*hoax* en anglais) vous font perdre du temps, noient des informations sérieuses, et jouent sur les (bons ou mauvais) sentiments les plus immédiats. Vous recevez une information alarmante ou une offre trop belle pour être vraie? Précipitez-vous sur www.hoaxbuster.com, «première ressource francophone sur les canulars du web»!

Hoax Buster: ce site se veut un carrefour pour toute personne qui débusque, chasse et dénonce un canular. Lorsqu'on reçoit pour la dixième fois une pétition pour les femmes afghanes, on prend le réflexe d'aller consulter les chasseurs de canulars, et l'on découvre un peu honteusement tout ce que l'on a soi-même colporté sans en vérifier l'exactitude. En effet, les canulars les plus fréquents sont des mises en garde contre des virus, virus qui n'existent pas. Les hoax ne bloquent pas les machines, sinon en surchargeant d'information messageries et serveurs.

Version contemporaine de la rumeur, les canulars prennent de nombreux visages: en voici quelques exemples. Très en vogue dans le milieux chrétiens, une fausse pétition contre le tournage d'un film présentant Jésus comme un homosexuel circule depuis plus de dix ans… sans qu'un quelconque projet de film soit en préparation. Les canulars les plus virulents sont les «hoax humanistes»: faisant appel à nos bons sentiments et à notre mauvaise conscience, des messages nous encouragent à être solidaire de Brian, petit Brésilien en attente d'une coûteuse opération, ou à faire circuler un avis de recherche concernant Christelle, une jeune fugueuse qui se serait bien passée d'une célébrité planétaire.

Ça n'arrive pas qu'aux autres

L'équipe de *Hoax Buster* dépiste et classe les fausses informations (voir la rubrique *Variétés*), les met en évidence afin de les rendre le plus rapidement possible inoffensives. En effet, si certaines informations peuvent être drôles, comme les plaisanteries sur tel géant de l'informatique, des risques surgissent. La désinformation, par exemple, touche bien souvent à l'image d'une personne ou d'une institution, comme l'Université de Neuchâtel citée dans un récent canular bien de chez nous classé sous «*Banane de Neuchâtel*». Et si notre ordinateur n'est pas véritablement mis en danger par un canular, celui-ci contribue par contre à banaliser les véritables alertes aux virus.

Le Net est une fois de plus un véritable défi lancé à notre esprit critique. Et ce site d'utilité publique, agréable à visiter et extrêmement clair dans sa construction, doit être consulté chaque fois qu'un message d'origine douteuse nous est transmis, fusse par une connaissance. Contrairement à ce que bien des canulars nous encouragent à ne pas faire: il s'agit de briser la chaîne!

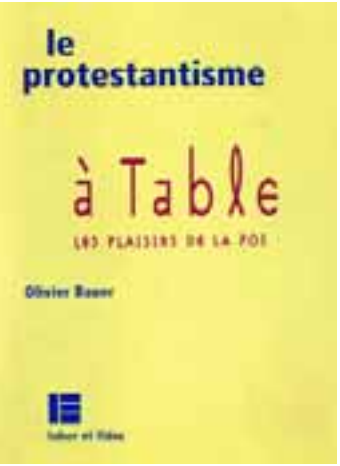
Fabrice Demarle

Pour cliquer plus loin...
Lorsque vous recevez une alerte concernant un virus, quelques sites spécialisés dans la protection informatique vous donnent la liste des virus connus: news.secuser.com (en français: aller sous «*Alerte*» pour trouver l'énumération) et www.sarc.com (en anglais).

Actualité sur le Net
L'Expo.02 est-elle une illusion? Vous vous posez des questions sur ce qui va se passer à Neuchâtel? Consultez directement le site de l'Expo: www.expo.02.ch . Pour un événement plus proche encore, ce petit site donne le programme du festival *Médecins du monde* qui aura lieu bientôt à Neuchâtel: www.chez.com/festivalmdm

Nouvelles d'EreNet
Sur www.erenet.ch, consultez la rubrique «*Perspectives*» pour trouver quelques pistes de réflexion concernant l'identité réformée.

Le parfum des choses



Voici un petit livre à déguster avec... gourmandise. Olivier Bauer veut en effet nous libérer de la méfiance que les milieux religieux, en particulier protestants, nourrissent à l'égard des plaisirs de la table. Il cherche, si nécessaire, à nous les faire redécouvrir, témoignage biblique à l'appui. Il le fait à travers une délicieuse fiction. Il imagine un narrateur dont le père est pasteur et la mère cuisinière. Dans la paroisse de son mari, celle-ci tient un petit restaurant. Le décor est planté. Le jeune garçon, dans une première partie, s'accroupit avec ses copains aux pieds de sa mère. Elle se propose de leur dévoiler les repas dont Jésus est partie prenante. Auparavant, afin d'éviter toute interprétation laxiste, le père a commencé par donner à son fils un enseignement sur le jeûne, sa portée religieuse, la manière dont Jésus lui-même le pratiquait. La mère a donc le champ libre pour conduire les enfants dans les maisons où Jésus vient manger. Quand il le faut, son mari la relaie. Si le récit l'impose, la mère mime la scène. Après avoir ainsi traité de tous les rapports que Jésus entretient avec la nourriture durant son ministère, elle aboutit aux repas que le ressuscité partage avec ses disciples.

Pour aborder l'Ancien Testament, le garçon a grandi. Sa mère lui propose de repérer lui-même tous les textes où il est question d'aliments. Elle s'engage même à tous les cuisiner. En trois semaines, guidés parfois par le père, ils arrivent au bout de leur quête et de leur dégustation. Ils imaginent alors un repas paroissial où tous les mets, ou presque, sont offerts. Nous en avons le menu détaillé: pour chaque mets, la référence exacte des livres bibliques est donnée.

Que faire de toute cette nourriture? Une dernière partie est intitulée «*Responsabilités*». Le narrateur, devenu adulte, a épousé une femme végétarienne avec qui il s'affronte sur le mérite respectif des diverses alimentations. Il se voit surtout interpellé par leur fille. A partir de la demande du *Notre Père*, «*Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien*», elle pose le problème de la faim dans le monde. Qui est responsable? Pour trancher, la famille se constitue en tribunal: président, procureur, avocat. Les prophètes Amos et Esaïe sont cités comme témoins, et l'Evangile prône la solidarité. Finalement, sont condamnés sans appel «*Egoïsme*», «*Indifférence*» et «*Foi sans amour*».

Le narrateur enfin a pris des responsabilités dans sa paroisse. Il développe devant le conseil et l'assemblée des arguments sur le fondement et la pratique de la sainte cène dans les cultes.

De bout en bout, le récit est vivant, alerte, souvent drôle... Jusqu'à la démarche finale de l'enfant qui, sur le cercueil de sa grand-mère, dépose le menu qu'elle souhaite partager avec elle au festin du Royaume de Dieu.

Michel de Montmollin ■
Olivier Bauer,
Le protestantisme à table, les plaisirs de la foi,
Ed. Labor et Fides, 2000.

«Madame» ne se cache plus

Etre et paraître ont généré une abondante littérature psycho-philosophique, rien de nouveau sous ce soleil-là. N'empêche: qu'il peut être impressionnant, le fossé susceptible de séparer l'image qu'un être donne de lui-même de sa réalité intérieure. J'ai croisé une fois ou l'autre Claude-Inga Barbey dans un vernissage ou un de ces «flonflons» pseudo-culturels pour gratin redondant. Le personnage, je l'avoue, ne m'a pas alors inspiré beaucoup de sympathie. Je l'ai trouvée très «dicodeur», du nom de l'émission de radio à laquelle elle participait régulièrement: le «*t'as vu comme je cause bien*» agrémenté d'éclats de rire à la cantonnade, ça va un moment... Oui, Madame fait du théâât re, elle a du succès, des entrées vraisemblables dans la «jet set» lémanique: on a malgré tout envie d'entendre aussi autre chose...

Et puis arrive discrètement, voici quelques semaines, sur les rayons de nos librairies «*Petite dépression centrée sur le jardin*», de la même Madame Barbey. Un recueil de brèves chroniques qu'elles avait publiées peu auparavant dans le journal *Le Temps*. Des propos emplis de délicatesse, d'intériorité, de doute, de tendresse. On est loin, très loin des «envolées» bruyantes et superficielles dont «Madame Bergamote» arrosait le petit monde lausannois. Ici, les mots ont de la profondeur, du sens, une musique; ils ont requis, pour naître, un silence qui les accueille, une lenteur qui les laisse mûrir. Ils disent des questions qui imprègnent le quotidien lorsqu'on ne les noie pas; ils disent une certaine angoisse quand les masques tombent. Par touches qui sont le reflet d'autant d'instants, Claude-Inga Barbey nous livre une part intime d'elle-même, émouvante par sa vérité sans fard. Cette femme a souffert, indiscutablement, de cette souffrance qu'on ne parvient jamais à effacer. Avec laquelle on doit conjuguer, qu'on camoufle pour ne pas se retrouver nu(e) et vulnérable aux yeux d'autrui. Cette fragilité, qui confère une couleur, une substance à la vie, alimente son écriture. Sans s'étaler, mais avec beaucoup de pudeur, elle prend le risque de nous l'offrir: puisse le lecteur être conscient du caractère précieux de ce cadeau.

Laurent Borel ■
Claude-Inga Barbey,
Petite dépression centrée sur le jardin,
Ed. D'autre part

Cet ouvrage à remettre constamment sur le métier...

Suite de la page 43

Il n'en est pas forcément ainsi: ce cheminement se poursuit toute notre vie, en cherchant toujours plus profondément dans le réservoir d'amour et de grâce que Dieu nous offre. Le but du pardon n'est pas uniquement un bien-être personnel, mais un amour universel qui touche tous ceux que nous côtoyons.

L'exemple de Jésus nous permet d'entrer dans un pardon par rapport à nous-mêmes quand nous ne pouvons pas rétablir la relation avec l'autre. Si Jésus lui-même n'a pas pu entrer dans une démarche de pardon réciproque avec ses bourreaux, il nous a montré comment assumer notre part du pardon. Honnêtement, cela m'effraie parfois, mais je sais que c'est la confiance en un Dieu bon et plein de tendresse qui me fait avancer sur ce chemin du pardon. L'important, c'est que son amour rayonne au-delà de ce que je suis capable de comprendre et de vivre avec mes forces limitées.

En lisant l'apôtre Paul, dans 2 Cor 5, 21 - «*Celui qui n'avait pas connu le péché, il l'a pour nous identifié au péché, afin que nous devenions justice de Dieu en lui*» -, nous découvrons Dieu comme solidaire de la souffrance de chacun(e) d'entre nous, en tant que victimes du mal subi et en tant qu'offenseurs également. De même, nous avons à vivre la solidarité quand nous assistons à un conflit: quel que soit l'enjeu de la tension, je peux me demander quelle est la part de moi-même qui ressemble à l'une et à l'autre partie dans ce conflit. En acceptant d'avoir les mêmes mouvements intérieurs que des personnes les expriment extérieurement, je suis invitée à vivre une réconciliation avec moi-même, entre mes parties intérieures souvent reniées et refoulées dans un coin obscur. Etonnamment, quand j'accepte de vivre cette réconciliation personnelle, cela permet aux autres de changer de position dans leur conflit. C'est en prenant au sérieux ce qui me sépare de moi-même, de Dieu et de l'autre que le monde peut changer. C'est la solidarité entre nous tous qui nous ouvre à une vie belle et pleine de profondeur.

Solveig Perret-Almelid ■

Photo: P. Bohrer

LA VIE PROTESTANTE NEUCHÂTELOISE

Ils ont dit ou écrit

L'illusion, le rêve, l'utopie: il a bien sûr été beaucoup pensé à leur propos. Florilège.

- «*La vie, c'est comme une moummoute; certains jours, elle fait illusion, et d'autres, elle te ridiculise*», **Anonyme**.
- «*Pour ne pas perdre ses illusions, le mieux c'est d'en avoir le moins possible*», **Alphonse Boudard**, romancier français.
- «*La réalité, c'est l'illusion créée par l'absence de drogues*», **Richard Desjardins**, chanteur canadien.
- «*Et si tout n'était qu'illusion et que rien n'existait? Dans ce cas, j'aurais vraiment payé mon tapis beaucoup trop cher!*», **Woody Allen**, acteur et réalisateur américain.
- «*Dans le lait des rêves, il tombe toujours une mouche*», **Ramon Gomez de La Serna**, écrivain espagnol.
- «*L'ambition est un rêve avec un moteur à injection*», **Elvis Presley**, chanteur américain.
- «*La vie est un songe, merci de l'avoir rêvée*», **Philippe Sollers**, écrivain français.
- «*Au pays du rêve, nul n'est interdit de séjour*», **Julos Beaucarne**, chanteur belge.
- «*Quel premier communiant n'a rêvé d'être pape?*», **François Mitterrand**, homme politique français.
- «*Celui qui rêve se mélange à l'air*», **Georges Schéhadé**, écrivain libanais.
- «*La condition caractéristique du rêve, c'est le sommeil!*», **Arthur Schopenhauer**, philosophe allemand.
- «*Faites que le rêve dévore votre vie afin que la vie ne dévore pas votre rêve*», **Antoine de Saint-Exupéry**, écrivain et aviateur français.

Photo: Anne de Tribolet

Biblio

L'illusion imprègne tous les domaines de la vie. En voici un (très) bref aperçu au gré de quelques lectures suggérées. Histoire d'approfondir le sujet.

- **Christian Lehmann**, *L'Evangile selon Caïn*, Ed. Seuil/ Points. Un roman et une réflexion ironique sur les limites de l'illusion romanesque.
- **Armand Mattelart**, *Histoire de l'utopie planétaire: de la cité prophétique à la société globale*, Ed. La Découverte.
- **Sophie Herszkowicz**, *Griefs d'une femme*, Ed. Sulliver. La domination masculine, le règne de «l'authentique» ou la vie retrouvée sont des modes qui empêchent de penser l'homme.
- **Philippe Sabot**, *L'essence du christianisme*, Ed. Ellipses-Marketing. L'analyse du principe constitutif de l'illusion religieuse.
- **Jean-Michel Djian,** *Le triomphe de l'ordre: la pensée tuée par l'école*, Ed. Flammarion. L'acquisition de l'esprit critique est, pour l'auteur, une illusion....

Chgt d'adresses + retours:
EREN, case 531, 2001 Neuchâtel
(sauf La Chaux-de-Fonds)
POSTCODE 1
JAB/P.P.
2001 Neuchâtel